

Chronique littéraire

Autor(en): **Chapuis, Bernard / Wicht, Philippe / Hänggi, Michel**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **108 (2005)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique littéraire

Bernard Chapuis, Philippe Wicht et Michel Hänggi

Les Cœurs décousus

Jacqueline Girard-Frésard

Roman

Jacqueline Girard-Frésard est née à Delémont où elle a effectué sa scolarité obligatoire. Psychanalyste et écrivaine, elle partage son temps entre l'écriture et ses travaux scientifiques et fait régulièrement la navette entre Genève où elle réside et Paris. Dans son premier roman, *La Dé-gagée*, paru en 1997 aux éditions de la Prévôté, elle restitue ses souvenirs et, à travers une subtile analyse, effectue des va-et-vient entre l'enfance et l'âge adulte. Ce premier ouvrage est suivi d'un second, *Le Test du Cocotier* (Editions le cherche midi, collection documents, 2003), qu'elle signe avec son compagnon Paul Dubrule, bien connu dans les milieux hôteliers. Il s'agit d'une relation de voyage. A près de 70 ans, Paul Dubrule couvre à vélo la distance de Fontainebleau à Angkor, soit plus de 15000 kilomètres. Un défi, évoqué sous la forme d'un journal à deux voix car Jacqueline, qui suit l'aventure à distance et rejoint ponctuellement l'opiniâtre cycliste, prend la parole en contrepoint.

Les Cœurs décousus traite de l'abandon, de la perte de l'être aimé. En l'occurrence, il s'agit pour la narratrice, peintre, d'une double perte puisque, délaissée par son mari, elle assiste à la lente déchéance puis à la mort de sa mère frappée par la maladie d'Alzheimer. *Et il est parti. Je suis maintenant sans défenses, avec dans le fond de ma gorge nouée, mon passé pulvérisé.* Après avoir tout partagé, goûté l'envoûtement charnel, la rupture, dans sa brutalité, est ressentie plus cruellement que la mort. *Ma mère aussi me quitte*, poursuit la narratrice, *me laisse seule, orpheline. La vie ne serait-elle donc qu'une succession cruelle de séparations, un chapelet de déchirures?*

Lorsque le mari volage tente de réintégrer le foyer conjugal, il se voit opposer un refus catégorique de la part de l'épouse trahie. Celle-ci demande le divorce. Sa mère n'a plus qu'une vie végétative. La fille, qui lui témoigne un attachement viscéral, se rend à son chevet aussi souvent qu'elle le peut. La maladie progresse, irrémédiablement: ... *c'est le présent d'abord qui s'efface, avant d'engloutir le passé. Nous finissons*

broyés dans la mémoire. Puis la mort se fait plus présente... *on ne la voit pas, on la regarde, on la guette.* Pourtant, privée de langage, celle qui va partir a encore quelque chose à dire.

Les fréquents voyages qu'effectue l'héroïne, entre deux visites au mouvoir des Géraniums, sont l'occasion de rencontres éphémères. Scènes de la vie observées sans complaisance, croquées sur le vif et rendues avec finesse. L'activité professionnelle constitue un refuge, comme le nid familial. *La mort et l'amour se croisent en silence.* La narratrice assiste sa mère dans ses derniers moments et lui souhaite bon voyage.

La mère morte, la vie continue et l'histoire recommence avec *l'homme au manteau de pluie.* Après la traversée du désert, après le long voisinage avec la mort, il importe de faire le deuil et de s'ouvrir au monde, de renaître.

Les Cœurs décousus, une histoire passionnelle faite de ruptures, de déchirures et d'élans, une ode à l'amour, une conjuration de la mort. Recoudre ce qui a été décousu, retrouver ce qui a été perdu. L'auteur jongle avec les mots pour lutter contre l'oubli. Avec spontanéité et lucidité, sur un rythme alerte, elle célèbre l'appel de la vie. (bc)

Editions Le cherche midi, 2004, 140 pages

Jacqueline Girard-Frésard est psychanalyste et écrivaine. Avec Les Cœurs décousus, elle signe son troisième ouvrage.

Résurgences

Michel Gogniat

Nouvelles taignonnes et chansons de Vincent Vallat

Illustrations: Hubert Girardin et Armand Stocker

S'il faut d'un mot caractériser l'œuvre, *vigueur* est celui qui convient. Vigueur du verbe, mais aussi vigueur du trait chez les deux talentueux illustrateurs, Hubert Girardin et Armand Stocker. Il convient de parler également de vigueur à propos des chansons, de leur texte alerte et du rythme entraînant.

Chaussez vos gros souliers et partez à la suite de Michel Gogniat sillonner les Franches-Montagnes et la vallée du Doubs. Vous y ferez d'inoubliables rencontres. Avec le paysage, tout d'abord, le Haut-Plateau, les sapins au bonnet pointu comme des astrologues, les emposieux où s'engouffrent les colères du ciel, le Doubs, rivière noire bordée de falaises qui hésite sur son tracé. Fascination entre mort et poésie. Les plantes vénéneuses dont la belladone, poison du pauvre. Et ces champi-

gnons qui vous ouvrent les portes du rêve. Rencontre avec les animaux, le cheval surtout, premier compagnon de l'homme. Vaillant, par exemple, inséparable du grand-père Abel qui livrait le pain dans les côtes du Doubs. Un cheval qui porte bien son nom et à qui Vincent Vallat consacre une chanson. Rencontre avec les gens, ces Taignons au caractère bien affirmé, taciturnes ou hâbleurs, secrets, et toujours mystérieux jusqu'au fond de l'être, Celtes de notre temps, farouchement, irréductiblement épris de liberté.

Michel Gogniat, plus connu dans «les Franches» sous le nom de Faton, en souvenir d'un sportif des années 50 et 60, est journaliste. C'est donc un homme de métier, familier de l'écriture. Une chose cependant est de traiter le fait divers ou l'actualité, une autre de rédiger une nouvelle. L'exercice, auquel il se prête pour la première fois, est réussi. Quand l'expression française n'y suffit pas, le patois des vieilles gens surgit spontanément sous la plume de l'auteur. Un «barde majeur», selon le préfacier Jean-Louis Miserez.

Résurgences. Jaillissement des eaux souterraines. Jaillissement des images du fond de la mémoire. C'est une œuvre à trois voix, la parole du conteur, le fusain de l'illustrateur et les instruments du compositeur. Flânons à travers le livre, d'un dessin à l'autre. Le Peuchapatte est rendu à grands traits sobres. Aux Envers, des chevaux s'abritent sous un hêtre colossal. Quelques lignes, quelques ombres, une maison qui guigne: c'est le Cratat Loviat. Et notre promenade se poursuit, de La Bosse aux Sommêtres, de La Chaux-des-Breuleux aux Rouges-Terres, cependant qu'au bistrot, le buveur, le menton sur la table, dévore des yeux la serveuse aguichante.

Mais revenons au conteur. Michel Gogniat raconte. Truculence. Hardiesse. Audace. Puis, tout à coup, nostalgie, une phrase qui invite le lecteur à la réflexion. Laon, le voyeur, s'y connaît pour asséner les sentences: *Le cheval est votre miroir. Pas besoin de courir après la mort, elle vient tranquillement toute seule jusqu'à vous. La mousse pousse lentement sur l'arbre solitaire.*

Il savait que le jour était venu, le sombre héros de la première nouvelle. Son père s'était pendu. Lui voyait l'œil noir partout. *Il enfourcha Rubine et poussa le cheval au galop jusqu'au bord du plateau. Le lendemain, on retrouva deux taches rouges sur les blocs noirs du Doubs, au pied de la falaise de la Roche-aux-Chevaux.*

Pulpeuse sommelière, la *baiseuse du Doubs* est une allumeuse dont l'odeur éveille les sens. Chaque client de l'auberge ne rêve que d'y mettre la main. Mais c'est elle qui commande et jette son dévolu sur qui bon lui semble. Tout se passe alors en quelques minutes. Quant à la Rose du Nœud, la femme de ce *boquet* de Pierre, elle veut à tout prix caser ses deux *sacrées crevures de gamines*. Deux crimes, encore, une

justice bâclée, une disparition. Comme le chante en mineur le *dies irae* sur un fond de guitare: *Ne sens-tu pas la mort qui rôde en toi?*

Ceci nous amène à dire deux mots en conclusion des chansons de Vincent Vallat. Sa *Gueule de Taignon* pourrait faire le tour des villages de la Combe de Malnuit aux vastes pâturages. L'ode aux champignons marie avec bonheur le français, le patois et le suisse-allemand. Qui n'aimerait planter ses dents dans la chair sucrée de *La fille tatouée*? *Croque-Merguez* évoque les sentiers de l'amour tandis que la Ballade celtique glorifie les quatre saisons.

Résurgences, un livre à savourer, des croquis à découvrir, des strophes qu'on se surprend à écouter en martelant le rythme du bout des pieds. (bc)

Editions La Sarine, Fribourg, 2004, 80 pages

Disque compact 8 titres inclus

Michel Gogniat est journaliste. Il vit à Saignelégier.

L'envol du marcheur

Daniel de Roulet

Un certain Membrez, qui a pris part à la Bérésina, rentre à pied à Courtételle, traversant toute l'Europe en ruine. Plus proche de nous, un prisonnier échappé du Goulag soviétique, marche jusqu'en Inde en passant par le cercle polaire. Nombreux sont ceux qui font le chemin de Saint-Jacques de Compostelle ou qui, comme notre auteur, participent au marathon de New York. Tel romancier connu feuilletait le monde avec ses pieds. Ils marchent, ils marchent, par nécessité, par mysticisme ou gratuitement. Il serait intéressant de s'attarder au mobile de la marche, définie aussi comme technique d'éveil, voire comme une philosophie. La même réflexion peut être conduite à propos de l'écriture. Quelle est cette pulsion intérieure qui pousse à prendre la plume ou le bâton de pèlerin? A jouer sur son clavier d'ordinateur ou à chausser ses baskets?

Daniel de Roulet est un écrivain marcheur, et plus souvent coureur, soit un auteur marathonien. Courir et écrire participent du même élan. Il n'est, pour s'en convaincre, que de relire *La Ligne bleue* (Seuil, 1995) ou *Courir, écrire* (mini Zoé 2000). On parle d'envolées lyriques, notre auteur parle de *l'Envol du marcheur*. En trois semaines, il couvre la distance de Paris à Bâle, à travers ce qu'il est convenu d'appeler la France profonde. L'occasion de humer l'air des banlieues interminables, de ru-

ser avec les nationales au trafic effrayant, de fouler des terrains vagues, de traverser des villages dortoirs sans café, de retrouver une campagne asservie aux techniques de production intensive où rugissent les monstrueux engins agricoles, les bois où se répendent les tronçonneuses. L'occasion de se livrer à de fines observations et de nous livrer de magnifiques fragments d'intimité. L'occasion aussi de dialoguer avec cet autre marcheur, Arnold Kübler (1890-1983), écrivain lui aussi, et qui releva le même défi 40 ans plus tôt. Il n'était autre que le beau-père de Boris Vian, lequel aurait ironisé en ces termes: *Les Suisses vont à la gare, mais ils ne partent pas*. Le monde du rendement et de l'efficacité impose maintenant ses servitudes, tandis qu'à l'horizon, les nuages semblent avoir toujours été là. Changement de société, permanence des ciels et des paysages. Une atmosphère que traduisent en demi-teinte les photos éloquents de Xavier Voirol tout au long du récit.

Muni de son carnet de croquis, Kübler était parti pour oublier la mort de sa femme Eva. Le temps allié à la marche constitue une puissante thérapie. C'était en 1966. Il avait déjà 75 ans. De ses notes devait naître un livre en allemand avec un titre français, *Paris-Bâle à pied*. Daniel de Roulet a 57 ans lorsque, ce lundi 21 mai, il se met en route sur les traces de son aîné. Musette autour de la taille, il quitte l'hôtel où logea Rimbaud au temps de la Commune, comme l'atteste une plaque à la réception. La veille, il a tiré une ligne droite entre Paris et Bâle qu'il s'efforcera de respecter. Un marcheur d'aujourd'hui ne survivrait pas à la N 19 qu'avait suivie Kübler. Trente-six kilomètres pour cette première journée, et l'impression frustrante de ne pas avoir quitté Paris. Une marche pénible sur un goudron qui fond, deux énormes ampoules à chaque pied. Notre écrivain marcheur dormira *A la Grâce de Dieu*, un ancien relais de poste.

La randonnée pédestre se poursuit, le long des jardins à grande échelle où la rhubarbe se cultive par hectares et les carottes par tonnes. L'itinéraire, qu'il faut souvent adapter, coupe des zones industrielles, croise des raffineries, côtoie des décharges, enjambe des rivières aux phosphates mousseux. Les villages en fin de vie ont conservé leurs monuments aux morts où le passant fait escale et médite. Ici se dresse une centrale nucléaire, là une antenne parabolique. L'abbaye de Clairvaux est devenue prison. Kübler avait apprécié un tourisme accueillant, dont il ne reste que des vestiges, et l'idylle des champs. *Vendredi 8 juin. Dernier jour, je devrais me réjouir. J'ai l'impression d'avoir, pendant trois semaines, cherché quelque chose que je n'ai pas encore trouvé. Est-ce ainsi que les hommes vivent de Paris à Bâle? Sans café dans les villages? Sans autre compagnie que leur chien et leur voiture?* Le ciel bourdonne d'avions, la cité rhénane se signale par de hautes cheminées où l'industrie chimique brûle ses déchets. Ici se termine la France, ici prend fin le voyage. Une expérience humaine contée avec brio.

Après Arnold Kübler, après Daniel de Roulet et son ami et complice Xavier Voirol, au lecteur maintenant de prendre son envol pour un voyage en chambre de Paris à Bâle. (bc)

Editions Labor et Fides, 2004, 160 pages

Daniel de Roulet, architecte et informaticien, a publié de nombreux ouvrages, dont La Ligne bleue, paru au Seuil.

Moins avec mes mains qu'avec le ciel

Françoise Matthey

Poème

*Je n'entends plus les oiseaux
peut-être est-ce ma douleur qu'ils n'arrivent pas à franchir
ou bien les arbres ne me reconnaissent-ils plus ?
Comment savoir sur quelle branche de l'étoile
se balance encore l'ange de nos sentiers heureux ?*

Ainsi débute le long poème au cours duquel l'auteur perce les subtilités du rapport amoureux. Je referme le livre et me retrouve dans la petite église du bief d'Etoz. C'était en 2004, dans le cadre des pérégrinations littéraires. Deux comédiens lisaient des textes de Françoise Matthey dans un silence habité. L'auteur était présente, discrète, confondue dans le groupe, presque anonyme, effacée devant le souffle puissant de ses propres mots. Il régnait une atmosphère de transfiguration. Et lorsque la lecture prit fin, le sortilège agissait encore, et les auditeurs sous le charme ne semblaient pas prêts à revenir à la réalité.

C'est le même souffle qui anime le recueil. Le lecteur passe de l'extase à l'éblouissement. A quel Orphée cette moderne Eurydice s'adresse-t-elle ? C'est à un douloureux voyage intérieur entre amour et passion qu'elle nous convie. Le chant de l'amant est comme un élan de la chair à la chair. Et le cœur de l'amante est menacé de retourner vers sa nuit. Pourtant, tout aurait pu advenir, même l'émerveillement lorsque les mots étaient inutiles. Mais qui sait, peut-être le feu pourrait-il reprendre, et les amants rire à nouveau ? Au seuil de son deuxième versant, elle se souvient de sa volupté perdue et garde les mots pour seul viatique.

*Tu venais par les sentiers de la forêt
loin du bruit coupant
des ombres inéluctables*

Résumer le poème de Françoise Matthey serait le vider de toute sa substance. Nous ne pouvons guère, dans les limites de cette chronique, qu'en citer des extraits choisis arbitrairement – comment pourrait-il en être autrement, car chaque page est un joyau.

*Après tant de jeûnes
de routes parcourues d'éphémère
après tant d'insolence sous l'armure du sel
saurons jamais aborder l'exacte présence
le verbe aimer
le seul
où tous les peut-être
se rassemblent et s'élèvent
au-delà des âpres dissonances ?*

Après avoir pris la juste mesure des extases, l'écrivaine nous invite à risquer l'or des métamorphoses et à nous prêter au triomphe de l'envol. Avec elle, embrassons pour l'instant notre part d'infini, car nul ne sait le détour que prendront nos pas. C'est bien de durer qu'il s'agit, et la poésie, nourriture de l'âme, nous y aidera en apaisant l'amoureux que chacun de nous fut, est ou sera.

De nombreux théoriciens ont tenté de définir la poésie. Ils n'en ont souligné qu'un aspect. Celle-ci échappe à toute définition, et celle de Françoise Matthey plus que toute autre car, comme le dit dans un aphorisme Khalil Gibran, l'auteur du célèbre Prophète: *La poésie n'est pas une opinion exprimée, c'est une mélodie qui s'élève d'une plaie béante ou d'une bouche en sourire.* C'est aussi un dialogue d'une conscience à une autre conscience, et l'on s'en rend bien compte en percevant la résonance des mots que notre œil étonné transmet à notre être intérieur. Elle ouvre le passage vers l'autre qui vit en nous, rejoint notre Eurydice ou notre Orphée dont nous gardons toujours la nostalgie.

Relisons Gérard de Nerval: *Je n'ai pu pousser sans frémir ces portes d'ivoire et de corne qui me séparent du monde invisible.* Entrer dans la poésie de Françoise Matthey, c'est, par une porte discrètement entrouverte, approcher de l'essentiel. (bc)

Editions Empreintes, 2003, 62 pages

Françoise Matthey vit aux Reussilles. Son poème Comme Ophélie prenait dans l'eau sa force, paru aux mêmes éditions, lui a valu le Prix Schiller 2001.

Une bière pour deux

Jacques Hirt

Une bière pour deux est un polar. Pour répondre à la question de l'auteur qui se demande si ce genre relève ou non d'une catégorie mineure de la littérature, on dira qu'ici comme ailleurs, tout est question de niveau, de qualité. Il existe les romans de kiosque de gare, le tout-venant. Ils n'empêchent pas l'écriture d'œuvres plus élaborées dans lesquelles l'intrigue policière est au service d'un dessein plus large. Le livre de Jacques Hirt appartient à l'évidence à la deuxième catégorie. L'histoire de *Une bière pour deux* est inspirée d'un fait qui avait défrayé la chronique – une grave pollution de l'eau – il y a quelques années, à La Neuveville. L'auteur était alors maire de la commune. Cette affaire lui fit subir les pires attaques, celles que le monde politique n'hésite pas à lancer contre la personne jusqu'alors au pinacle, que l'on courtisait – comment faire autrement? – mais qui suscitait secrètement envie et jalousie. Si l'occasion se présente, c'est la curée. Le personnage public s'aperçoit alors – mais n'en avait-il pas une connaissance intuitive? – que les vrais amis sont peu nombreux. Et puis, il y a la population, elle cherche un responsable identifiable; son comportement peut alors être effrayant. La société dans laquelle nous vivons veut à tout prix des boucs émissaires. Le coupable, c'est toujours l'autre. La sagesse voudrait que ces turpitudes soient considérées à leur aune véritable par ceux qui les subissent, c'est-à-dire comme choses subalternes. Pourtant est-il possible de se raidir au point de faire fi des blessures qu'elles provoquent? Chacun apporte sa réponse et elle dépend de sa psychologie profonde, de sa capacité à encaisser pour utiliser le langage des boxeurs.

A la même époque, plusieurs morts étranges secouent la petite cité. Le commissaire Bouvier soupçonne d'emblée un lien entre ces différentes disparitions d'une part et entre ces dernières et la pollution aux matières fécales de l'eau de la ville d'autre part. L'enquête dans laquelle il se lance s'avérera extrêmement compliquée. Elle révèle des ramifications inattendues, un grand nombre d'acteurs impliqués à des titres divers dans l'affaire, et conduit aux situations les plus imprévues. Le dernier élément du puzzle, découvert au tout dernier moment, bien entendu, réserve une surprise au lecteur. Dans son travail d'investigation, le commissaire Bouvier est accompagné d'une jeune stagiaire d'origine asiatique, au nom impossible à retenir, Thu tia Trang, et de Jeannet, un agent de police à la corpulence imposante.

Ces personnages sont bien campés. Le commissaire Bouvier, homme particulièrement compétent, aurait pu rêver à de plus hautes fonctions. Il y a renoncé, préférant continuer à pratiquer son activité de terrain, les rapports humains l'intéressant davantage que les tâches dévo-

lues aux échelons élevés de la hiérarchie. D'autre part, accepter une promotion l'aurait amené à quitter le petit bourg où il se sentait si bien, entre sa femme, ses collaborateurs, son chien, la beauté tranquille du paysage, la pratique de la musique et une population toute acquise à la culture du vin. D'autre part, il sait qu'à la place qui est la sienne, à moins d'un grave manquement de sa part, il est le seul maître à bord. Dans ses fonctions de commissaire, il développe des qualités d'intuition et un sens de la déduction remarquables. Il anticipe, échafaude des hypothèses. Ses collaborateurs sont ensuite chargés des recherches devant les confirmer ou, au contraire, les infirmer. Bref, une sorte de Maigret exerçant ses talents à La Neuveville. L'auteur laisse paraître une certaine fascination pour ce policier placide et sage. Peut-être lui sait-il gré d'avoir su privilégier la qualité de la vie en renonçant à céder aux chimères de l'ambition.

Les qualités de l'agent Jeannet en font un collaborateur apprécié du commissaire. Il a souvent le don de mettre la main sur des éléments en apparence anodins, mais ce sont ceux précisément qui vont faire avancer l'enquête. Enfin, la cerise sur le gâteau: la stagiaire. Elle a la finesse physique, l'intelligence déliée aussi des Asiatiques. Bref, elle est séduisante au plus haut point et l'auteur ne se fait pas faute de souligner son charme. Elle manifeste parfois un brin d'effronterie. Le commissaire n'en prend pas ombrage, car il apprécie l'efficacité de son travail et le lecteur comprend qu'il entretient implicitement avec elle une relation de père à fille. Et puis, Bouvier a suffisamment de bouteille pour maîtriser la situation en toute circonstance. Il jouit d'une réputation professionnelle flatteuse. Par conséquent, une jeune stagiaire, fût-elle la très séduisante Thu tia Trang, ne saurait prendre un quelconque ascendant sur lui. Par la magie du verbe, tout ce petit monde vit, se trouve confronté aux situations les plus inattendues. En fait, la vie quotidienne continue malgré le grave problème de pollution de l'eau.

L'auteur excelle dans les exercices difficiles de la description et de l'évocation. On pense notamment au passage où il nous donne à voir l'appartement de Bouvier: *Ils montèrent d'un demi-étage. Un piano à queue, un crapaud, semblait encore vibrer d'une mélodie. En contrebas, un petit salon avec une cheminée d'intérieur, un divan et deux fauteuils. Une bibliothèque en occupait le mur principal. Totalemment. Des centaines de livres. Sur l'autre mur, une grande huile de Smaniotto, toute en nuances de bleus et de gris avec, au second plan et décentrée, une suggestion de femme avec ombrelle, seule verticale du tableau. Une plage normande déserte, infiniment horizontale, lisse, ouverte au rêve.* Quelle précision, quel sens du mot juste. Pourtant, rien de pesant et l'on goûte l'échappée finale. Les mêmes qualités de précision se révèlent aussi dans la description de certains paysages.

Lorsque Jacques Hirt se laisse aller gaiement à une sorte de délire verbal, l'ironie, détachée, pointe son nez et cela donne: *Un signal de rappel 120. Pourquoi cette vitesse-là et non les 130 européens? Pour piéger les étrangers? Pour donner une chance aux hérissons? C'est quand son regard effleura les instruments de bord qu'il comprit. Les Suisses ont fixé la vitesse maximale à 120 parce que ce nombre figure sur le compteur. Pas le 130 qui est un segment minable, un trait quelconque parmi d'autres entre 120 et 140, donc une vitesse aléatoire. 120, c'est écrit, c'est sérieux, c'est helvétique...* Un exercice de pince-sans-rire! Des lignes conformes au personnage très british de l'auteur. La scène où il décrit l'ambiance du samedi avec les tondeuses à gazon pétaradant à tour de rôle dans les quartiers petits-bourgeois est l'occasion d'une envolée à la virtuosité étourdissante et... tellement vraie. Exemple: *Quelques malfaisants sévissent l'après-midi. On ne leur adresse plus la parole, on les observe en secouant une tête désapprobatrice: des empêcheurs de siester (sic), des saboteurs de clopet (sic).* Et ce n'est qu'une toute petite partie de la page consacrée à cette pollution irritante entre toutes. L'écrivain, emporté par sa verve, a dû, dans ces moments, éprouver des sentiments jouissifs. Un tel déferlement agit à la manière d'une purge. Quelle merveille!

L'auteur est sensible au paysage. Il trouve les mots justes pour célébrer les vertus de sa région viticole du lac de Bière. Ainsi: *Le vert estival du vignoble pâlisait, particulièrement dans les parcelles affectées au chasselas ou au chardonnay. En septembre, les grappes de raisin se teintaient d'or et de bronze alors que les feuilles jaunissaient par sympathie (on goûte cette dernière image: par sympathie). Le pinot cédait à la tentation de l'ébène pendant que ses feuilles passaient au brun sombre. Quelques semaines après la vendange, le coteau dominant le lac se trouverait dénudé, ayant tout donné. De la généreuse parure végétale ne resterait que les squelettes des sarments, alignements filiformes, traits d'union reliant le lac à la forêt.* C'est beau, chatoyant, l'auteur atteint ici le ton de la poésie intimiste, d'une certaine façon également, une dimension sacrée, car ces lignes ont un caractère exemplaire, elle atteignent l'au-delà de la réalité.

La mort est fréquemment présente, non seulement à cause des cadavres dont il s'agit ici d'élucider les causes du décès – c'est l'aspect technique de la chose – mais bien comme un problème (le problème?) existentiel majeur. Au détour d'une situation, elle surgit avec une force souveraine: *Tout lui était revenu en un éclair, comme à l'instant de la mort, paraît-il.* Cette comparaison, on le voit, et pas une autre, s'est imposée à l'esprit de l'auteur.

La jeune stagiaire, Thu tia Trang, est saisie d'une violente émotion à la vue d'affiches montrant son pays natal. Elle est restituée avec une infinie délicatesse: *Parmi les affiches, des vues du Cambodge n'étaient*

pas sans rappeler celles qu'elle avait vues plusieurs fois lors de ces précieuses soirées d'enfance, blottie contre sa maman, l'album photographique sur les genoux. Quand sa mère racontait le pays, ses ciels, ses senteurs. Ses mystères surtout, parfumés de vanille. Et parfois de sang. Que son père était beau!

Le livre est truffé de détails, minuscules parfois. Ainsi, pour décrire l'inquiétude qui s'empare de l'un des personnages interrogé par le commissaire et son équipe, on lit: *Seule la blancheur qui apparut sous les ongles de sa main gauche trahit sa prise d'appui sur le comptoir.* Subtil! Il y a aussi parfois le détail qui tue. Diable, l'auteur sait se montrer un prédateur redoutable. Par exemple, il exécute d'une pichenette définitive ces croyants qui ne le sont qu'en présence de la mort. Il manifeste le plus profond mépris pour les honneurs, la poursuite effrénée de la place, les discours de départ à la retraite, toutes choses à ses yeux dérisoires.

Que penser de la finesse de la réflexion intemporelle de Madame Bouvier, en réponse à l'émerveillement manifesté par Thu tia Trang devant l'aménagement de sa maison: *C'est un rêve qui nécessite toute une vie, vous savez. Non pour le réaliser, mais pour aborder discrètement à ses rives, pour l'effleurer sans jamais pouvoir l'atteindre.* On ne peut mieux exprimer cette impuissance dans laquelle nous sommes d'atteindre l'idéal. Après tout, n'est-ce pas mieux ainsi? L'imperfection étant signe de fragilité, elle en est par là plus émouvante.

Un livre vaut aussi par ses bonheurs d'expression. Celui-ci en donne maints exemples. Ainsi, pour refuser un verre de vin qu'on voulait lui verser, le commissaire s'exprime en ces termes: *Mais respecter un vin, c'est arrêter d'en boire quand on a encore envie d'un verre.* Et cette dernière phrase, la quintessence du raffinement: *Comme un plaisir suspendu vers une nouvelle promesse.* On ne peut oublier de signaler encore les délicieuses pointes d'érotisme que l'auteur distille avec une distinction gourmande.

L'un des intérêts du roman, outre une intrigue habilement ficelée, des personnages bien dessinés et des atmosphères parfaitement rendues réside dans l'analyse des mécanismes du pouvoir, du prestige qui lui est associé, des sacrifices que son exercice suppose, de sa fragilité aussi, de l'apprentissage nécessaire de la solitude. Le système collégial, si prisé en Suisse, laisserait supposer une responsabilité partagée. En réalité, être au premier rang, c'est ici le cas du maire, dans les moments de crise, c'est s'apercevoir tout à coup qu'elle est indivisible. Elle pèse de tout son poids sur ses seules épaules. Les comparses se volatilisent. La première partie du livre est révélatrice à cet égard. Lorsque les premiers signes de pollution apparaissent, c'est un samedi du mois d'août, la fonction publique de la petite ville est en veilleuse. L'ingénieur des services industriels, le spécialiste de l'eau, est absent de la localité. Le

maire, seul face à un problème technique qui n'est pas de sa compétence, est amené pourtant à prendre et à coordonner les premières mesures, alors que les données du problème ne sont pas encore connues. Il faut avant tout informer la population, empêcher la consommation d'eau polluée, assurer l'approvisionnement en eau potable et éviter le déclenchement d'un mouvement de panique dans la population, consécutif à une peur irraisonnée. Pour tout cela, l'impulsion ne peut venir que d'en haut. Le maire, Madame Chantal Nicod, fait preuve d'un sang-froid remarquable. Elle réunit d'urgence, mais sans précipitation, les responsables, donne à chacun les consignes d'action. Mais la rumeur commence à monter dans la ville. Elle alimente une animosité, une haine dont elle est la cible privilégiée. C'est le moment pour elle de bien tenir la barre, de relativiser les choses, de maîtriser ses nerfs, de prendre du champ tout en étant par nécessité au cœur de l'événement.

La séance du Conseil municipal, convoquée pour le lundi suivant, fait apparaître des dissensions. Alors que la situation aurait exigé l'unité, des défections se font jour. Tel conseiller, sous un prétexte fallacieux, se désolidarise du Conseil; tel autre, soucieux de préserver son propre avenir, préfère s'en tenir à la ligne hostile dictée par son parti, plutôt que d'apporter son soutien à l'exécutif. Certains enfin se retirent prudemment en prétendant que leur département n'est pas concerné par cette affaire. Madame le maire en prend acte, en apparence sans état d'âme. En réalité, elle est blessée. Son mépris, soigneusement maîtrisé, a le tranchant d'une lame bien effilée. On lit: *Votre sollicitude me va droit au cœur* (dit-elle au conseiller du parti d'opposition). *Je ne sais comment vous en remercier... Mesdames et Messieurs, aucun commentaire, je vous prie. Nous avons d'autres dossiers à traiter.* Réplique cinglante et sans appel!

Pour l'auteur, l'écriture de *Une bière pour deux* fut probablement une thérapie, un moyen d'évacuer, avec élégance, les blessures laissées par l'affaire réelle qu'il eut à affronter. L'élégance tient à la réserve naturelle, à l'absence d'emphase, à la distance observée et au souci de relativiser toute chose. C'est là sa politesse et sa distinction.

Les quelques considérations qui précèdent auront permis de démontrer, nous l'espérons, la justesse de l'affirmation posée au début selon laquelle nous n'avons pas ici affaire à un vulgaire polar, mais à de la littérature, et de la meilleure veine. (phw)

RomPol, automne 2004, 280 pages

Jacques Hirt, *La Neuveville, est professeur. Il publie son premier livre.*

Un poisson hors de l'eau

Bernard Comment

Après le *Colloque des bustes*, en l'an 2000, Bernard Comment nous revient avec un nouveau roman qui, de prime abord, peut perturber le lecteur. Le premier chapitre en effet, qui commence à la page 9 et se termine à la page 34, ne comprend qu'un seul point de ponctuation, celui qui le clôt. Les différents corps de la phrase sont donc séparés par de simples virgules. Il arrive même que des points d'interrogation ou des points d'exclamation soient suivis d'une virgule.

Tout le chapitre, et c'est une volonté délibérée de l'auteur, est donc fait d'une seule traite. On peut sans doute s'interroger sur cette manière de faire et peut-être hasarder une explication. Le point de ponctuation a un caractère rationnel. Il vient tout naturellement à l'esprit lorsque le développement d'une idée est achevée. La pensée est ainsi encadrée, délimitée et, dans une certaine mesure, fragmentée, ce qui est la manière habituelle de fonctionner d'un cerveau cartésien. La démarche de Bernard Comment est toute autre. Elle veut montrer que l'esprit vagabonde, qu'il ne cherche pas à se fixer, qu'il est bouillonnant et constamment en mouvement. Par conséquent, la phrase ininterrompue, telle qu'il la pratique, exprime mieux que l'autre le mouvement de la vie, les méandres de la pensée. On dira, chacun ne partagera peut-être pas cet avis, nous en convenons, que l'exercice est parfaitement réussi, preuve en est que le lecteur se laisse conduire. A aucun instant il n'a envie de refermer le volume. Cette technique permet à l'auteur de pratiquer allègrement le coq-à-l'âne et cela donne parfois des associations curieuses et même cocasses. Mais il ne fait cependant aucun doute qu'un climat est ainsi créé. Par exemple *j'ai toujours éprouvé un certain malaise à me trouver sur le siège de droite (dans une voiture), non par superstition relative à la place du mort, mais ça me dérange, le point de vue sur la route est décalé, on a constamment l'impression de mordre sur la bordure, et d'être décentré, le centre d'une voiture c'est la place du conducteur, par rapport aux véhicules qui viennent en face, [...] ensuite, sans aucune transition que celle formée par cette virgule, je n'ai jamais voulu de poissons plats dans mon aquarium, leurs yeux sont déportés d'un côté ou de l'autre, à gauche pour les turbots et les sardines, à droite pour les limandes ou les soles, etc.*

Le roman est écrit à la première personne. Faut-il en déduire qu'il a un caractère autobiographique? C'est une hypothèse, d'autant plus crédible qu'un écrivain ne peut jamais faire complètement abstraction de son vécu. Ainsi, à un certain moment, il parle de chevaux ferrés à l'envers pour les besoins de la contrebande. C'était, à une certaine époque, une manière de tromper la vigilance des douaniers, les chevaux semblant

ainsi se déplacer dans le sens inverse de leur marche. L'auteur a eu connaissance de tels faits qui se sont produits dans sa région frontalière natale. Ailleurs, il parle d'un pays où l'eau est très calcaire, caractéristique de celle de la même région. De plus, les renseignements donnés sur la position géographique de la petite ville dans laquelle il est revenu s'établir ne laissent planer aucun doute sur son identité. De toute façon, l'essentiel est ailleurs et la part de l'invention est évidente.

On notera l'intérêt singulier porté aux poissons. L'écrivain paraît même incollable sur tout ce qui touche à cet animal. Il en a acquis de différentes espèces. Ils vivent dans l'aquarium acheté à cet effet. Certains sont des prédateurs et ils font disparaître les plus faibles, ce qui étonne, amuse peut-être aussi le propriétaire. Il renouvelle alors sa collection, ce qui lui occasionne, paraît-il, des dépenses importantes. Il les finance grâce à des parties de poker. En effet, il est fasciné par ce jeu pour lequel, prétend-il, il a mis au point une technique faite à la fois d'observations et de psychologie, technique lui permettant d'engranger fréquemment des gains intéressants.

On s'interroge à propos de ce goût pour les poissons, sur cet envoûtement provoqué par leurs luttes à mort. On lit par exemple *...c'était beaux poissons payés si cher qui se dévoraient entre eux, c'était beau parce qu'ils avaient été gagnés dans l'audace et l'improvisation...* (celle du poker?). Le lecteur ne peut s'empêcher de voir en cela une image destinée à rendre compte du côté insignifiant, dérisoire de la vie. Pour en compenser la vanité, la personne doit se trouver un substitut, même s'il est insignifiant comparé surtout aux exaltations, privilège exclusif de la jeunesse. Se perçoit donc ici une forme de désenchantement. Peut-être d'ailleurs que l'intérêt pour le poker est susceptible d'une analyse de même nature. Ce jeu paraît en effet avoir une grande importance dans la vie du narrateur (ce n'est pas seulement un amusement). Il révèle un aspect morbide. Le joueur de poker se livre au hasard, au caprice du destin. D'une certaine façon, il est semblable au boxeur qui, lorsqu'il pénètre dans le carré magique inondé de lumière du ring (curieuse façon de s'exprimer s'agissant d'un carré), sait qu'il joue à tout moment sa vie, d'où la peur qui se niche au creux de son estomac lorsqu'il enjambe les cordes. Ce sentiment se mélange sans doute en lui à une sorte d'excitation, d'euphorie.

Le roman commence avec les obsèques d'un ami du narrateur. Il se prénomme Charles. C'était un chercheur, un homme de laboratoire. Souffrant du mal de vivre, il avait enfin réussi à mettre fin à ses jours après plusieurs tentatives de suicide. Cette mort tragique et banale souligne encore la désillusion, le pessimisme évoqué ci-dessus. L'ensemble du premier chapitre découle entièrement de ce drame. Après la cérémonie, le *je* rencontre une jeune femme avec laquelle il connaît une relation sexuelle. Elle sera sans lendemain, il en a conscience sur le moment

déjà. Tout au plus a-t-elle pour but de lui faire passer un moment agréable, peut-être aussi de le rassurer, de combler un vide. Il lui arrive pourtant, par la suite, de repenser à elle et de souhaiter la revoir. Dans la chaleur humide et étouffante de cette journée – la prose de Bernard Comment rend parfaitement ce climat – lui revient à la mémoire le souvenir de deux femmes qu'il a aimées plusieurs années auparavant. Leur disparition lui avait donné des bleus à l'âme. La première surtout, Agathe, emportée par une avalanche, a laissé en lui une trace indélébile. Elle représentait la grâce qu'il a perdue aujourd'hui. Il a donc bien éprouvé cet enthousiasme, cette foi en la vie avant de connaître le scepticisme et l'absence de perspectives. Il était jeune alors; il a maintenant atteint le milieu de sa vie et les illusions se sont à jamais enfuies. Le fantôme de la jeune femme le poursuit, notamment à travers cette vision tout en blanc (l'avalanche qui l'a emportée) ... *Agathe secouait la tête avec son regard attendri, tu ne changeras pas, et tout a changé pourtant, très vite, rien n'a plus été comme avant, son visage blanc dans le blanc de la neige glacée, trop de blanc, c'est ce blanc qui est resté, qui s'est gravé en moi, au plus profond de moi, comme une marque indélébile.*

Quelques années plus tard, Paule la remplaçait. Elle était le parfait sosie de la première, à croire qu'à travers toutes les femmes rencontrées, le narrateur recherchait inconsciemment le même modèle. Comme Agathe et Charles, elle connaîtra un destin tragique: après avoir donné naissance à un enfant, elle mit fin à ses jours, l'auteur dit ... *en répandant son sang sur le bitume* (raccourci étonnant). Deux moments de félicité, imparfaite cependant pour le héros. Peut-être n'en prend-il pas conscience sur le moment. Mais plus tard, le bémol s'impose à lui à la lumière de l'expérience et de la réflexion.

Ce roman est probablement le fruit d'un long travail. Témoin, la somme de connaissances de l'auteur en matière de science des poissons. C'est sidérant! Il les décrit, les distingue les uns des autres avec une précision de spécialiste. Il en décline toute la subtilité des nuances de couleurs, un travail de miniaturiste. Certains lecteurs trouveront cela trop long, voire inutile. Rien n'est pourtant moins sûr, car cette méticulosité sert à la perception de la psychologie du narrateur à ce moment de sa trajectoire, elle souligne la vanité d'une existence dont les idéaux se sont érodés avec les années, au point de totalement disparaître. A la fois significative et éclairante la réflexion que voici ... *la vie est comme un poisson que l'on essaie d'attraper et qui vous glisse entre les mains...*

La minutie appliquée à la description des poissons, Bernard Comment la pratique aussi, s'agissant des recettes de cuisine. Cela pourrait participer de la même exigence, de la même logique. Il (le narrateur) fait la connaissance d'un cuisinier «à l'ancienne», comme on dit un Tour de France «à l'ancienne». Il avait connu son heure de gloire dans les années 60, période au cours de laquelle on appréciait encore une cuisine

bourgeoise, solide, lourde avec des sauces relevées. Est venue ensuite la « nouvelle cuisine », légère, et le cuisinier Robert, tel est son nom, n'a jamais pu – ou jamais voulu – prendre le virage, s'adapter. Son caractère s'est aigri. Il a alors peu à peu sombré dans la médiocrité. Mais ses recettes, avec quel luxe de détails ne les expose-t-il pas. Ainsi ... *une belle sole de Dieppe gris pâle c'est beau, imaginez une marmite où l'on dose avec exactitude l'oignon, le persil, la coriandre, d'autres épices, un filet de citron, des champignons émincés, un quart de litre de bon jurançon, pour tirer un décilitre de bouillon réduit de trois kilos de parures et d'arêtes de soles et de barbues, une heure et demie de travail en écumant toutes les six minutes, pour obtenir le fumet nécessaire à l'apprêt de six filets à la Mornay, en voilà du raffinement, et de la dépense apparemment inutile, la grande cuisine n'est pas une affaire d'économies et de calcul, il faut savoir être large...* Large et somptueux ! Pas de place ici pour les toutes petites portions, celles que l'on cherche parfois désespérément au fond de son assiette chez certains chefs renommés.

On note aussi les réflexions, les digressions et nombreuses références culturelles de l'auteur. Indiscutablement, Bernard Comment est un érudit, il s'intéresse à tout. Ses anecdotes ne sont peut-être pas toujours essentielles au développement du roman, bien qu'elles contribuent, elles aussi, à souligner le caractère du personnage. D'autre part, elles sont toujours curieuses et intéressantes. Ainsi de la Renaissance, il note qu'elle a apporté dans l'art le sens des proportions. Dès cette époque, tous les éléments d'un tableau ont leur exacte dimension relative, c'est-à-dire les uns par rapport aux autres. Le Moyen Age n'offrait pas les mêmes caractéristiques et la peinture du XX^e siècle a tout remis en cause.

Partant de cette constatation, l'auteur poursuit sa réflexion en établissant une relation entre la disparition du sens des proportions dans l'art et le fonctionnement de la société actuelle, notamment de l'information dans laquelle, pour des motifs liés à l'audience, on met plus souvent l'accent sur des événements mineurs que sur ceux, moins spectaculaires, qui vont déployer des effets dans la durée.

Les personnages imaginés par le romancier se bousculent dans sa tête. Ils apparaissent, puis disparaissent pour réapparaître un peu plus tard. Le lecteur pourrait avoir l'impression d'un livre fait de bric et de broc. En fait, il n'en est rien. Tout est mis au service d'une cohérence qui se révèle petit à petit, qui démonte la complexité de la nature humaine, ses turpitudes aussi dont on n'arrive jamais à faire entièrement le tour. Que dire en effet de ceci ... *je n'ai jamais pensé que les animaux avaient une âme ou des sentiments, lui si, c'est sans doute la condition à ses yeux pour que la cruauté atteigne à la beauté...* (le comble de la perversité!).

En conclusion, un livre riche, inspiré par une désespérance apparemment sans remède. Il reflète aussi les angoisses d'un monde occidental ayant perdu ses repères : la religion s'est largement effacée, les idéolo-

gies se sont effondrées. Ne reste, pour s'étourdir, que la course au seul plaisir. Mais, sur le plan littéraire – et c'est l'essentiel – ce roman est brillant. (phw)

Editions du Seuil, septembre 2004 (270 pages)

Bernard Comment est l'auteur d'une œuvre en prose importante (romans, nouvelles, récits, essais. On peut citer, entre autres: Le Colloque des bustes, Même les oiseaux, Florence, retours.

Le Mot musique ou L'Enfance d'un poète

Alexandre Voisard

Le livre commence avec le décès du père du poète en 1989. Cette disparition, qui le plonge dans le désespoir, fait remonter en lui tous les souvenirs de l'enfance et de l'adolescence à l'origine de l'homme qu'il est devenu. Les thèmes de l'enfance, du père, de la mère, de la famille nourrissent aussi bien la poésie que les livres en prose d'Alexandre Voisard. Nulle part cependant dans son œuvre ils ne sont aussi présents, car ici ils sont la matière même de l'ouvrage. Une expression revient sans cesse: *et ta musique, Coco*. En effet, le père du poète, un joueur de hautbois à la Fanfare Municipale, vouant un véritable culte à la musique, aurait souhaité transmettre sa passion à son fils. Mais celui-ci, soit par paresse (la maîtrise d'un instrument exige un travail opiniâtre de chaque jour), soit pour s'opposer, consciemment ou inconsciemment, au vœu du père, se montra constamment rétif. Aujourd'hui, c'est son grand regret. Aimant en effet la musique, il est réduit à sa seule écoute. Le poète Alexandre Voisard sait exprimer ses émotions par les mots; sa poésie est intimement liée à ces derniers, elle ne saurait en revanche passer au travers de la production de sons émis par un instrument. La qualité de la forme seule fait l'œuvre d'art. En d'autres termes, si la poésie est dans les choses, elle requiert de l'écrivain, de l'artiste, du musicien la maîtrise de l'instrument pour la traduire, pour capter et transmettre ce qu'elle a d'essentiel. Ceci n'est pas seulement le fruit de qualités innées, c'est aussi le résultat d'une longue patience.

Capoter ce que les choses ont d'essentiel, disions-nous. Cela n'est assurément pas donné à chacun. Dans cet exercice, Alexandre Voisard a su – et sait encore – se montrer un virtuose. Un mot vient spontanément à l'esprit pour décrire cette faculté, c'est celui d'éponge. Il fait son miel de

tout, les moindres choses nourrissent ses réflexions: les fleurs, les arbres, les animaux, la chaleur du milieu familial, les événements importants comme les plus ordinaires. Ils reviennent sous la plume du poète, épurés par la distance et la magie du verbe, au gré d'une démarche lente et méticuleuse.

L'évocation de l'été et de l'automne 1944, alors que les armées des belligérants de la Seconde Guerre mondiale guerroyaient à nos frontières, est à cet égard exemplaire. Le jeune Alexandre Voisard, soucieux de voir par lui-même, confusément conscient de l'importance des événements, souhaitant être partie prenante dans un conflit pouvant faire de lui un héros réusé, en recourant à toutes sortes de stratagèmes, à passer de l'autre côté de la frontière où il sympathise avec un groupe de soldats appartenant à la Première Armée commandée par le général Jean de Lattre de Tassigny. Moments exaltants qui lui révèlent la guerre par le petit bout de la lorgnette. D'une certaine façon, c'est Fabrice Del Dongo à la bataille de Waterloo. Si les grands traits lui échappent, les détails sont suffisamment parlants pour lui donner la sensation enivrante de vivre une histoire dépassant sa propre personne. Ce privilège lui impose des devoirs et la nécessité impérieuse de prendre des risques. Il va d'ailleurs l'expérimenter à ses dépens.

On retient, à cet égard, qu'Alexandre Voisard est l'exact contraire de Pierre-Olivier Walzer. Celui-ci était un étudiant studieux, celui-là ne supportait pas les contraintes de l'école. Il se faisait une spécialité de l'école buissonnière et mettait une telle mauvaise volonté à apprendre le latin et les mathématiques qu'il finissait par décourager les bonnes volontés les mieux affirmées, en particulier celle de son père, homme sérieux, issu d'une famille très pauvre et qui avait eu la chance, grâce à son talent et à un travail acharné, de devenir instituteur. Il se désolait donc de la propension de son fils à la rêverie. Il aurait voulu pour lui une formation solide le rendant par la suite apte à occuper une belle place et à gagner honorablement sa vie. La poésie – donc les chimères – ne répondait en aucun cas à cette exigence. Une telle activité ne pouvait être qu'accessoire. C'est ce qu'affirme aussi Jeannot Loiseau, un ami, poète lui-même lorsqu'il déclare: *Le goût des arts est une très grande chose qu'il faut cultiver de toute son âme [...] mais le travail aussi est une très grande chose, d'un autre ordre, mais plus nécessaire et à laquelle on n'a pas le droit de se dérober.* Les relations entre père et fils n'étaient donc pas toujours au beau fixe. Pourtant, ce père avec qui il était si souvent en opposition ouverte, Alexandre Voisard lui vouait une immense tendresse. Il était pour lui la référence, celui vers qui instinctivement il tournait le regard pour asseoir ses repères. Contradictoire, dira-t-on, mais en apparence seulement.

L'expérience de servent de messe du futur écrivain telle qu'il la décrit, vaut son pesant d'or. Il évoque admirablement la magie des liturgies

catholiques d'autrefois : la beauté des cantiques (*le sublime Tantum ergo et le puissant Libera me dominus*), l'encens que l'officiant répandait à profusion sur l'autel et sur l'assemblée recueillie. La ferveur mystique était sans doute présente chez l'enfant de chœur, mais on devine que la poésie et la sensualité l'emportaient. Il faut dire que l'Eglise d'alors s'y entendait pour enchanter – au sens d'envoûter – les jeunes âmes sensibles et notre poète, dans ce registre, était particulièrement réceptif. *Oh, les fins effluves planant vers l'assemblée des fidèles. Les parfums enveloppaient les belles dames qui n'étaient, je l'aurais juré, jamais plus belles qu'ici dans leurs atours dominicaux. Et tandis que l'encens m'enivrait, je voyais leurs corsages m'adresser des clins d'œil. Et parfois, dans un mouvement fugace, j'apercevais le haut de leurs bas.* Plus loin, on lit encore : *Quoi que je lui oppose, Eros, démon amical avant de devenir familier, siégerait tout à côté des stalles et ferait inlassablement le chemin du garçon encenseur sincère aux élégantes compagnes des notables. Jamais l'esprit bardé de prières n'empêcherait – mais l'a-t-il seulement voulu un jour – la célébration des sens (j'en fus peu à peu convaincu) en même temps que l'effusion mystique.* Ingénuité peut-être ; délicieuse polissonnerie assurément, le tout exprimé avec une parfaite élégance. Le lecteur déguste !

Certains êtres sont guidés par la raison, la prudence. D'autres ne se fient – ou plutôt – ne se laissent emporter que par leur seul instinct. Le jeune Voisard appartient bien sûr à la deuxième catégorie. Ainsi, lui fallait-il de l'argent pour se procurer un objet qu'il rêvait de posséder, il vidait sans vergogne la réserve de son père et n'hésitait pas à commettre un faux pour opérer un prélèvement sur un livret d'épargne.

Dans la perception qu'il a aujourd'hui de certains événements de son enfance, il est conscient de contradictions entre des principes en apparence immuables et la réalité de son comportement. N'écrit-il pas : *J'écrabouillais coléoptères et chenilles, même les plus nobles, et plus l'animal était vulnérable, plus je m'y acharnais.* Il ajoute : *N'étions-nous pas en faute, père et moi, en contradiction avec la philosophie paternelle enseignée bien plus tôt ? Mais qui n'a jamais failli, qui n'a jamais péché ?* Après tout, Racine ne disait-il pas déjà, dans un de ses poèmes d'inspiration religieuse : *Mon Dieu, quelle guerre cruelle ! Je trouve deux hommes en moi ! L'un veut que plein d'amour pour toi ! Mon cœur te soit toujours fidelle ! L'autre à tes volontez rebelle ! Me révolte contre ta loi.* Même inspiration s'appliquant bien sûr à des domaines différents !

Si la figure du père est sans cesse présente, celle de la mère est quelque peu occultée. Le lecteur s'interroge sur cette différence. A-t-elle une explication ? Peut-être, si l'on considère que la mère était peu faite pour affronter les réalités pratiques. Son indulgence et sa bonté pouvaient être sans limite, il n'empêche, l'équilibre de la famille reposait

essentiellement sur le père parce que, attentif à tout, il avait une vision claire des choses et une solution à tous les problèmes. Il est ainsi le roc sur lequel on se repose et la boussole vers laquelle spontanément on se tourne. L'épisode de la période de service actif qu'il a accomplie, son absence prolongée de la famille pendant la Seconde Guerre mondiale, le démontre à l'envi : tout était désorganisé, alors qu'avec lui, rien de fâcheux ne pouvait arriver. En cela, il rassurait.

Les pages où Alexandre Voisard raconte comment lui fut révélée la réalité de la mort sont impressionnantes. C'est à l'hôpital où il avait été admis pour une banale opération de l'appendicite. A cette époque, les chambres étaient occupées par plusieurs patients. On n'avait pas les moyens, ou tout simplement l'idée de les répartir dans des locaux différents selon le degré de gravité de leur affection. C'est ainsi que le tout jeune Voisard avait, parmi ses compagnons de misère, un homme victime d'un accident de motocyclette. Son état allait peu à peu empirer. Il ne fut cependant pas isolé. Un matin, ses compagnons constateront que son lit était vide. Il était décédé dans la nuit. A l'échelle de l'histoire, il nous semble que peu de temps nous sépare de ces années ; pourtant, que de chemin parcouru : les mentalités ont changé, la médecine a accompli des progrès gigantesques. L'unique réalité qui demeure, mais elle est essentielle, tient en ceci : l'individu, dans ces moments-là est seul avec lui-même, nul ne voulant, selon l'expression de François Villon, *être son plège*, c'est-à-dire son garant. Cela n'empêche pas la douleur des proches. Notre auteur la décrit en quelques phrases émouvantes parce qu'elles traduisent avec force la souffrance de la chair et au-delà, de l'être tout entier. Voici, par exemple, la jeune femme du motocycliste au chevet de son mari : *Bois, mon chéri, bois un peu, mon amour rien qu'un peu... Oh, mon chéri, dis-moi quelque chose... Mon amour, ne me laisse pas, ne pars pas...* Moments bouleversants ! Le jeune adolescent en fut profondément touché. Il écrit en effet : *Cette scène m'obséda longtemps.* Là aussi, quelle évolution. Nous vivons dans une société qui occulte, qui refuse la souffrance et la mort. Elles appartiennent aux choses que l'on règle en catimini, pour les oublier aussitôt les formalités indispensables accomplies.

Alexandre Voisard appartient à la race des sensitifs. Nul ne l'ignore. Ses sens ont nourri sans cesse son œuvre. Il est par exemple curieux de constater avec quel naturel et quelle simplicité il s'exprime s'agissant de l'acte charnel pratiqué en solitaire. Il faut du talent pour, dans un tel exercice, ne pas tomber dans la vulgarité. Il y réussit à merveille grâce à la finesse, à la légèreté et à l'élégance du style. On lit : *Adossé à un pin séculaire, je me prolonge de cet appendice qui semble vouloir me fuir (bien dit) et que je retiens de toutes mes forces et qui, quand même, reste dans ma main tandis que mon bas-ventre explose. C'est alors l'étonnement, puis l'éblouissement et la certitude que plus rien ne serait dès lors*

comme avant. Tout peut s'exprimer, on le voit, mais il y faut la manière (sacré Coco!).

Le caractère fantasque, rebelle du jeune Voisard lui vaudra bien des punitions et des humiliations. Il ne s'en plaint pas trop et fait preuve d'une capacité à rebondir peu commune. C'est donc une belle nature. Il considère avec philosophie que son comportement – dont il se rend bien compte qu'il est coupable – puisse lui valoir des infortunes. Dans l'espoir de le voir améliorer ses performances et accepter enfin de se couler dans le moule commun, son père va le confier à plusieurs institutions scolaires, publiques et privées, sans beaucoup de succès d'ailleurs. Se rendant compte qu'il n'y pouvait mais, il pensa un moment que d'autres réussiraient à dresser son fils. C'est ainsi qu'il le confia à une famille de paysans d'origine suisse alémanique. Chez ces gens-là, on ne badinait pas. En dehors de l'école primaire du village qu'il devait fréquenter, on lui avait fixé un programme de travaux de la ferme à exécuter, de telle sorte qu'il n'avait plus de temps pour rêver. D'autre part, les manières étaient rudes. En l'absence du père, mobilisé, la mère (*la Moutre*) règne en maîtresse absolue sur toute la maisonnée. L'un des fils a été chargé de veiller sur la conduite du récalcitrant et il ne se gêne pas, pour un oui et un non de lui filer des taloches bien senties. Ce régime a duré quelques mois, jusqu'à ce que l'adolescent, en ayant assez de ces traitements infâmes, s'échappe pour rejoindre la maison familiale. On notera au passage l'utilisation du mot *Moutre*, la mère en allemand. A l'époque, cette forme était fréquemment utilisée dans nos milieux pourtant francophones. A noter encore que le mot est ici écrit avec une majuscule, ce qui donne au personnage une dimension quasi mythique.

Il vaut la peine de s'arrêter quelques instants au séjour d'une année au collège de Brigue infligé à l'adolescent. Plongé dans un milieu germanique, soumis en outre à une discipline de fer, il souffre. Il y accomplit cependant son année et réalise de grands progrès en langue allemande. Il se montre en outre particulièrement réceptif aux subtilités de la langue italienne. C'est la lecture des poètes qui va adoucir la rigueur de cette période. On apprend avec étonnement que le jeune Voisard, pour retrouver ses racines francophones lit, pendant la messe, *L'Imitation de Jésus-Christ*, dans la version de Pierre Corneille: *Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute...* Il dit avoir goûté le côté un peu rustique de cette poésie. Ce texte lui sera bientôt confisqué, car seul le missel d'ordonnance, en allemand, avait droit de cité au collège. Mais, la vraie poésie, c'est-à-dire celle qui correspondait à ses aspirations, il la découvre avec les poètes modernes: Eluard, Breton, Aragon, Lorca, puis Char et Reverdy. Ceux-ci furent pour lui un éblouissement. Ils allaient définitivement orienter son inspiration. En revanche, une rencontre avec Paul Fort, alors prince des poètes, à l'occasion d'une lecture des œuvres de ce dernier, lui inspira des sentiments mitigés. De la poésie, Alexandre Voisard a une

perception instinctive. Elle va au-delà – ou reste en deçà – de toute exégèse. En cela, elle lui est nécessaire, au sens vital du terme.

Celui qui a connu l'École cantonale de Porrentruy de cette époque, appréciera sans doute la justesse des portraits qu'il brosse de quelques professeurs. Leur véracité ne laisse planer aucun doute sur leur identité. Il faut avouer que quelques-uns d'entre eux ne sortent pas grandis de cet exercice.

On gardera pour la fin cette merveille de délicatesse et de sensibilité: la rencontre avec la jeune fille de Courtelevant, l'éblouissement à la vue de son corps nu offert dans une chambre d'hôtel, l'émotion éprouvée à ce moment-là et qui perdure près de cinquante années plus tard. Mais chut! Pour aborder ces choses, il faut être touché par la grâce, car seul le talent donne le pouvoir de dire le miracle qui s'accomplit.

Le lecteur apprécie la composition du livre. Il goûte le style aisé, coulé. Malgré les apparences (le résultat donne une telle impression de facilité), l'œuvre doit être le fruit d'un long travail. Chaque élément trouve naturellement sa place. Les souvenirs se suivent à la manière d'un ensemble de tableaux, avec des ruptures qui permettent à l'auteur de reprendre son souffle et par là, de mieux soutenir l'intérêt du lecteur.

Alexandre Voisard n'a pas fini de nous étonner. Saluons ce volume plein de tendresse, d'humour et de fraîcheur, et savourons cette prose à la foi fluide et musicale. (phw)

Bernard Campiche, éditeur, automne 2004 (270 pages)

Alexandre Voisard, écrivain en prose et poète, auteur d'une œuvre abondante. On citera, entre autres, L'Adieu aux abeilles et autres nouvelles, Fables des orées et des rues, Au rendez-vous des alluvions, Sauver sa trace, Quelques fourmis sur la page.

Cahier de notes

Gottfried Tritten et Alexandre Voisard

Gottfried Tritten, le peintre, et Alexandre Voisard, le poète, ont uni leurs talents pour nous offrir ce précieux *Cahier de notes*. Pour Alexandre Voisard, ce n'est pas sa première expérience. On se souvient, il y a peu, qu'il avait donné, avec le peintre Pierre Marquis, l'ouvrage intitulé *Quelques fourmis sur la page*, publié par notre propre maison d'édition. Dans un registre un peu différent, avait paru en 1993 déjà, *Une enfance de fond en comble*, un livre orné de dessins de Tristan Solier.

Réussir une telle entreprise ne signifie pas que le peintre doit se contenter d'être l'illustrateur des textes du poète, pas plus que ce dernier n'a vocation à commenter et à décrire les œuvres picturales. Il s'agit au contraire, pour chacun d'eux, de dépasser les apparences et d'exprimer, à sa manière propre, sa vision profonde. Décrire une peinture non-figurative n'aurait aucun sens pour le poète. En revanche, au moyen d'un autre instrument – le mot – dire l'émotion ressentie, les correspondances suggérées, voilà qui satisfait son instinct créateur. Et si cela vaut pour le poète, c'est également vrai pour le peintre. Un texte n'est pas fait pour être simplement commenté. Il est source d'inspiration et suscite des interprétations diverses.

Dans une présentation liminaire, les poèmes d'Alexandre Voisard sont désignés comme des haïkaïs ou haïkus. Dans son acception stricte, le haïkaï est un poème à forme fixe d'origine japonaise. Il est composé de trois vers, deux vers de cinq syllabes en encadrant un de sept, représentant donc au total dix-sept syllabes. C'est en raison de leur brièveté que les poèmes présentés ici sont assimilés à des haïkaïs, et non en vertu du respect rigoureux de la règle.

Les métaphores, les associations inattendues viennent de l'inconscient le plus profond. Elles agissent à la fois sur le créateur et son interlocuteur à la manière d'une révélation. Mais cette dernière demande à être décodée. Elle est généralement susceptible de plusieurs interprétations. En revanche, la vision que l'on a des choses en est durablement modifiée. Le poème court, précisément parce que son contenu est ramassé, concentre en lui ces caractéristiques. La confrontation du poème avec l'œuvre picturale rend encore plus difficile une exégèse. Quelques exemples vont peut-être permettre de mieux appréhender cette complexité. On lit, entre autres, *l'éclat* que voici: *Tout épervier épie l'œil de son frère*. En soi, c'est une formule sibylline. Si on la met ensuite en rapport avec l'œuvre picturale correspondante qui fait apparaître, dans sa partie supérieure, une espèce d'épouvantail aux formes bizarres, fait de noir et de brun et, dans sa partie inférieure, un rectangle de couleur verte, on est en droit de se poser des questions. Nul doute que plusieurs réponses sont possibles. On pourrait voir dans la partie supérieure de l'œuvre picturale, une sorte d'oiseau, référence peut-être à l'épervier. Quant à la partie inférieure, pourquoi ne représenterait-elle pas l'environnement naturel par son vert (à supposer que cela soit avéré, c'en serait alors une représentation très stylisée!)? Si l'on passe maintenant à la formule du poète, il faut se souvenir qu'Alexandre Voisard vit littéralement en osmose avec la nature. Il la hume, l'observe, la parcourt inlassablement. Aussi, qu'il choisisse un épervier pour exprimer l'idée que tout se tient dans cette dernière – et ceci malgré un désordre apparent – n'a donc rien d'extraordinaire. Le lecteur, fasciné par cette image, peut y voir aussi la nécessaire lutte pour la vie, la confrontation immémoriale

du prédateur et de sa victime, indispensable au maintien de l'équilibre général.

On lit aussi ceci: *Tâche première: rêver à ce qui naît*. Sur la page opposée, on voit des formes diverses de couleur sombre, noire, bleue. Le miracle de la naissance est exalté par le rêve qui en est le prélude. Ce dernier n'est pas une représentation précise. Il ne relève en effet que de l'imagination. D'autre part, il émerge progressivement. On voit dès lors mieux le lien avec l'œuvre picturale qui donne, avec bonheur, l'impression, juste, à la fois d'inachevé et de mouvement.

On goûte la pertinence de l'expression que voici: *La transparence d'un chant d'oiseau à elle seule fait la légèreté du ciel et la liberté de l'air*. En face, l'œuvre de Gottfried Tritten est toute de grâce et de légèreté: sur fond brun, une forme noire semble prendre son envol. On aime l'association du chant de l'oiseau et de la liberté de l'air. Elle ne va pas de soi, elle s'impose pourtant avec une évidence souveraine.

Un aphorisme intéressant: *Plus la rose embellit, plus l'épine est méchante*. Le lien ici avec la peinture ne s'impose pas d'emblée. Pour le découvrir, il faudrait scruter les profondeurs de l'inconscient. La formule, en revanche, peut s'interpréter ainsi: à un accroissement de l'élément positif, ici la rose et sa beauté, répond, de manière presque mécanique et nécessaire, une évolution comparable, agissant comme un contrepoids négatif, c'est le sens de l'épine.

Juste pour sa résonance, sans souci aucun de lui trouver un sens, voici: *Le soir venu prêter l'oreille aux vents*. Il arrive parfois que les mots, par leur seule musique et l'atmosphère qu'ils suggèrent, suscitent une sorte de fascination. Tel est ici le sentiment que nous éprouvons. En face, on découvre une œuvre picturale faite de formes de couleurs sombres, gris, noir, pouvant évoquer aussi bien les vents que la nuit.

La dernière page de l'ouvrage nous livre ceci: *La parole implicite tombe dans l'oubli*. En regard, Gottfried Tritten, au milieu d'un fond gris, a mis un grand rectangle noir, disposé verticalement, suggérant par là que quelque chose tombe, s'enfonce pour disparaître à jamais. La correspondance avec la phrase d'Alexandre Voisard semble dès lors évidente. En effet, le verbe est fait pour être prononcé. Quelle que soit sa valeur, il est voué à l'oubli s'il reste à l'état de potentialité. Cette interprétation nous semble être renforcée par la version en langue allemande. Elle dit ceci: *Was unausgesprochen sich von selbst versteht, fällt in Vergessenheit*. Il faut préciser ici que tous les textes d'Alexandre Voisard ont été interprétés en langue allemande par Hans-Werner Grüninger dont il faut saluer la performance.

Dans une de ses réflexions, André Suarès affirme que seule la forme brève est garante de qualité en poésie, car elle oblige à concentrer la pensée et l'image jusqu'à ne plus exprimer que l'essentiel. En lisant ces

haïkaïs, on éprouve le sentiment qu'Alexandre Voisard ne va jamais aussi loin, ne touche jamais d'aussi près à l'indicible.

Un petit livre, dans une agréable présentation, qu'on lira et qu'on regardera avec un plaisir sans cesse renouvelé. (phw)

Haupt Verlag, Berne (automne 2004)

Gottfried Tritten est un artiste d'origine bernoise, né à La Lenk en 1923.

Alexandre Voisard est membre de l'Académie Mallarmé de Paris. Son œuvre fut distinguée par le Prix du Jura Libre, le Prix Schiller, le Prix Max Jacob.

Cinq dramaturges

Soucieuse de rendre compte des différents aspects de la vie littéraire jurassienne et souhaitant donner une tribune à de jeunes – mais aussi moins jeunes talents – l'Emulation lance aujourd'hui une nouvelle collection, *Plume d'Ange*. Dans ce premier numéro, elle propose au lecteur de découvrir cinq pièces de théâtre. L'une d'entre elles a reçu le Prix de la FARB 2001, les quatre autres ont vu leur mérite reconnu par la Commission pour l'encouragement des lettres jurassiennes. La collection est destinée à accueillir, non seulement des auteurs dramatiques, mais aussi des romanciers, des auteurs de nouvelles, de contes, de récits, de poèmes.

La première pièce, écrite par Camille Rebetez, s'intitule *Métaphysique de la Patate*. C'est une farce composée d'un prologue, d'un acte et d'un intermède. L'auteur cultive la dérision. Elle est déjà dans le titre. Associer métaphysique et patate, peu de gens y auraient pensé. Ce n'est pas mépriser cette dernière, dont les qualités ne sont par ailleurs pas contestées, que de trouver curieux de la mettre en relation avec la métaphysique. Mais nous avons affaire ici à une fable. Trois personnages qui ont un nom et trois autres que l'auteur indique simplement par *l'individu*, *l'inspecteur* et *le figurant*..

Les trois premiers s'appliquent à une tâche de *très haute importance*. En effet, ils ont pour fonction d'*ézieuter* et de peler des pommes de terre. Ils s'appliquent à ce travail avec un sérieux qui déclenche l'hilarité. Survient *l'individu* que les autres voudraient faire entrer dans le jeu. Mais, celui-ci n'est pas disposé à se couler dans le moule. Il pose toutes sortes de questions, de celles qu'il est inconvenant d'énoncer, parce que politiquement incorrectes et remettant en cause un ordre établi, aussi

rassurant qu'il est ridicule. *L'inspecteur*, lui, veille à faire respecter à la lettre toutes les directives. Dans son comportement, il a le sérieux grotesque de celui qui se sent investi d'une parcelle d'autorité dans un monde où l'absurde est la caractéristique majeure. Cette pièce a obtenu le Prix de la FARB.

On devine que l'auteur s'est amusé à écrire cette farce. Elle est bien construite, on ne se perd pas en considérations oiseuses, les dialogues courent allégrement. De la belle ouvrage et un agréable divertissement, à l'humour corrosif.

La deuxième pièce *Les Chemins autonomistes* est d'une toute autre nature. Elle est due à la plume de Yves-Anne Queloz. Deux personnages, Philos et Sophie traitent de philosophie, l'ambition de cette dernière étant d'amener, semble-t-il, l'individu à la pleine maîtrise de soi, à l'autonomie précisément, ce qui justifie le titre du texte. Le cheminement pour y arriver n'est pas simple et la trajectoire n'est pas linéaire. Elle est faite au contraire d'avancées et de retours en arrière. La première scène du quatrième acte aligne une série de chiffres dont on ne perçoit pas bien la signification. La dernière scène laisse cependant entrevoir au lecteur une espèce d'apothéose, la fin de la démarche initiatique, peut-être? En tout cas une sorte de victoire, de conquête, au moins provisoire de l'autonomie. Il y a fort à parier que cette pièce, contrairement à la précédente, ne trouvera pas un public populaire. Elle pourrait cependant être représentée devant un parterre restreint et choisi, que la réflexion philosophique sophistiquée ne rebute pas.

Léna Strasser nous offre *Conte à l'ensevelie*. L'auteur indique que la pièce comprend trois voix pour deux personnages, soit *elle*, les yeux fermés, se rêvant (le *e* initial s'écrit ici avec une minuscule); *Elle* en dialogue avec *Lui* (s'il y a dialogue, on utilise la majuscule). Douze pages pour dénouer une liaison amoureuse conflictuelle qui semble avoir toujours reposé sur une ambiguïté, une méprise, notamment sur une première relation dont le souvenir révolte la jeune femme, car elle considère maintenant avoir été victime d'un viol. Les efforts consentis par la suite pour donner consistance à cette liaison se révèlent infructueux. Le ton de la pièce est désabusé. Le lecteur reste sur l'impression d'un échec, pas littéraire, sa valeur n'étant pas en cause, mais humain.

Deux personnages, deux femmes, Pénélope et Lou, occupent la scène de la pièce de Ali Donzel, *En attentes*. Elles sont toutes deux enceintes. Pénélope attend l'enfant qui va naître avec joie et optimisme. Elle est pourtant seule pour faire face à cet événement, car elle a rompu, de son propre chef, avec le père. A un certain moment, elle déclare que c'est peut-être parce qu'elle l'aimait trop qu'elle l'a quitté. Un compor-

tement au premier abord difficile à comprendre. Peut-être y a-t-il chez elle, inconsciemment, le désir de concentrer toute son affection sur une seule personne, l'enfant. L'autre personnage, Lou, a une attitude totalement différente. Elle ne veut pas de l'enfant qu'elle porte.

Pourtant, celui-ci a été conçu avec un homme qu'elle dit avoir aimé, qu'elle croit au moins avoir aimé. En fait, c'est de sa voix, entendue à la radio, qu'elle était tombée amoureuse. La pièce tient donc en une conversation entre celle qui est portée par une grande espérance et celle qui refuse la vie par peur, par nihilisme. Les dialogues sont bien menés et le texte se lit facilement. Une pièce qui pourrait trouver son public.

La dernière pièce, *Au café d'Epiquez*, est due à la plume de Jean-Paul Messerli. Elle se déroule précisément dans un café, à Epiquez, et raconte un épisode de la débâcle de juin 40, lorsque les populations de la France voisine s'enfuyaient devant l'avancée des armées allemandes. Elles venaient trouver refuge en Suisse. Apparaissent séparément ou en même temps le maire, la tenancière du café, le curé, le capitaine commandant la compagnie des soldats chargés de contrôler la région. Tout ce monde vit et s'affaire pour accueillir les réfugiés. Les dialogues sont rondement menés, les personnages bien typés. L'histoire connaît un épilogue heureux, comme le veut le genre. On la lit avec plaisir et il ne fait pas de doute qu'elle trouvera un public populaire parce qu'elle est naturelle et n'affiche aucune prétention, cette dernière remarque n'étant pas, dans notre esprit, connotée négativement. Accessoirement, elle rappellera des souvenirs aux plus anciens.

Une initiative intéressante de la Société jurassienne d'Emulation. Elle doit contribuer, il faut le souhaiter, à susciter chez nous des vocations dans tous les domaines de la littérature. L'objectif de cette nouvelle collection : faire connaître de jeunes auteurs et leur permettre ainsi de rêver peut-être, par la suite, à de plus vastes horizons. La présentation du livre est particulièrement soignée et séduisante, la page de couverture est illustrée par une œuvre remarquable de Victoria Léonard. (phw)

Société jurassienne d'Emulation, automne 2004 (142 pages)

Œuvres

Francis Giauque

Pour marquer le quarantième anniversaire de la mort du poète, les Editions de l'Aire publient ce livre réunissant l'ensemble des poèmes, des chansons et des proses de Francis Giauque. C'est un hommage rendu à un homme au destin tragique. Poète maudit, son existence fut brève puisque, né en 1934, il mit fin à ses jours en 1965.

La présente édition comprend une préface de Hughes Richard, l'ami des bons et des mauvais jours, et une postface due à Jean-Jacques Que-loz. Le premier restitue avec sensibilité et pudeur le parcours de Giauque et le second, à travers quelques poèmes, analyse l'œuvre avec pertinence.

La poésie de Francis Giauque est une poésie noire, étouffante. Elle est inspirée par le mal de vivre du poète, son désespoir, son incapacité à communiquer et à atteindre un idéal. Sur le plan formel, la plupart des poèmes sont brefs, et faits de vers courts. Souvent, une simple juxtaposition de mots ! Ce sont des cris et le cri, selon l'auteur de la postface est, pour Giauque, le seul moyen de survivre, donc d'échapper provisoirement à la mort.

Les trois vers que voici sont une invitation discrète à affronter la mort : *pars / fais-toi ombre et silence / dans l'envahissement de la nuit*. L'injonction initiale (*pars*) est impérative. A travers l'ombre et le silence, elle est promesse d'anéantissement total.

Francis Giauque est tout entier dans sa poésie. Aucune distance entre cette dernière et le destin dramatique de l'auteur. Ce dernier s'exprime sans fard avec une crudité, un réalisme sans concession. Le lecteur est épouvanté en contemplant cette terrible descente en enfer. Avec effroi, il lit : *angoisse / je connais tous tes rouages / toutes tes ruses / et l'atroce anneau de tristesse / qui flambe sur ma chair crispée / années sans lumière / rêves saccagés / mirage de la guérison / angoisse / compagne fidèle / épouse de la nuit / je te cherche un terrain d'oubli / une fugitive lueur / où m'abreuver de lumière / l'espace d'une seconde*. Pas un instant de répit, le mal ronge l'être dans ses profondeurs, et aucune lueur ne vient, même pour un court instant, soulager la misère morale. C'est le sens qu'il faut sans doute donner à *mirage de la guérison*. C'est une illusion bien vite effacée. Les images sont fulgurantes. Ainsi en est-il – passage du concret à l'abstrait – quand l'angoisse est décrite comme un *anneau de tristesse qui flambe sur la chair crispée*. Toute tentative pour saisir *une fugitive lueur* s'avère vaine.

Voici un poème dont les trois premiers vers ont l'ampleur de certaines strophes de Saint-John Perse (bien que les vers soient courts, ils sont en effet animés d'une ample respiration) : *nous allons à la rencontre de la*

mort / sur les plus hauts / plateaux de la solitude / les griffes de la faim / et de la soif / sont des charbons de haine / qui se mêlent / à notre sang / face aux déchirures / de l'horizon de granit. La révolte jaillit ensuite, exprimée par les griffes de la faim et de la soif qui sont des charbons de haine.

Avec le temps, la mort se fait de plus en plus présente, de plus en plus proche. Ainsi: *la mort est si proche / à chaque aube / que je la sens / monter en moi / comme un fleuve / souterrain / qui charrie / dans mon corps / ses éclats empoisonnés / la mort est si proche / quand je me tais / qu'il suffirait / d'une seconde d'oubli / pour qu'elle envahisse / mon sang / et me jette / dans une terre / sans soleil.* Les derniers vers disent l'absence totale d'espoir. *Sans soleil*, expression de la vanité de toutes choses. Quelques mots suffisent au poète pour dire l'absolu du malheur. Le lecteur en reste confondu.

La saison automnale est source d'inspiration pour beaucoup de poètes. Elle véhicule des sentiments divers. Par exemple: *automne / saison inquiète / je te porte en moi / dans le vertige / de tes feuilles mortes.* *Inquiète*, probablement parce que saison annonciatrice de l'hiver qui recouvre tout de son manteau et semble ne laisser aucune place à la lumière.

La désespérance du poète, la sensation de son néant le conduisent à refuser avec violence la chaude douceur d'un amour rédempteur: *j'ai arraché ma bouche / au sablier tiède / de ses lèvres / j'ai repoussé son corps / chaud et nu / comme un jardin / d'aubépines / j'ai refusé l'étreinte / le miel des caresses / j'ai déjoué les ruses / de ses mains acharnées / à me faire revivre / me reste un goût / de cendre / au fond de la gorge.* Le corps, *chaud et nu*, est comparé ici à un jardin d'aubépines, une image avec un double sens: l'épine qui blesse et la beauté qui illumine. De cette opposition naît l'émotion, éclate la poésie.

L'endormissement de la nature provoqué par la chaleur de l'été est parfaitement rendu dans les vers que voici: *blessures ardentes / des champs de blé / sous la faux / du soleil assoiffé / silence à midi / sur la place où / seule une fontaine / aux eaux vertes / discipline son chant / pour que l'enfant malade / s'allonge paisible / dans les alluvions / du sommeil.* Dans une atmosphère feutrée, l'enfant est enveloppé, englouti, il s'enfonce dans le sommeil.

L'Espagne, où le poète a séjourné quelque temps, a fasciné Francis Giauque. A l'époque, c'était l'Espagne franquiste, la misère, l'absence de liberté, la garde civile omniprésente. Il s'est attaché à ce pays âpre, à l'austérité de la Vieille-Castille, à la population écrasée d'amertume: *Espagne / si je t'oubliais un jour / c'est que la mort aurait abaissé mes paupières / et que j'aurais sombré dans le puits profond / de tes douleurs muettes / Espagne flamboyante et douloureuse / qui cache dans ton ciel / la mousse obscure de tes rêves écorchés / tu es comme un vaste*

champ aux herbes desséchées / par le vent aride de la sierra / Espagne / tes guitares se souviennent encore / qu'un jour tu fus ouverte / à la marée de tous les espoirs / mais l'ouragan a dévasté / ton cœur aux germes incandescents / aujourd'hui tu t'essaies à vivre dans la multitude de tes visages taillés dans le roc / tu chancelles entre l'empire de la mer / et les espaces désolés de la Vieille-Castille / peuple d'Espagne / ta gerbe d'amertume / flambera un jour comme une étoile de braises / et tu retrouveras / oui tu retrouveras / les sources intactes où effacer la souillure / que l'ignoble tyrannie imprima sur ta face. Le poète célèbre l'Espagne des passions, une terre où le feu couve toujours sous la cendre en des images somptueuses. Elle est douloureuse, flamboyante aussi comme les couleurs de son drapeau national, prête à resurgir et à retrouver sa place d'antan sur le devant de l'Histoire, car la *gerbe d'amertume flambera un jour comme une étoile de braises*. L'optimisme manifesté ici par Francis Giauque à propos du destin de l'Espagne n'a d'égal que l'absence de toute espérance touchant à sa propre destinée.

Sa foi dans la résurrection de l'Espagne s'exprime aussi à travers des vers adressés aux jeunes poètes: *votre poésie ne s'oublie pas / elle rue / elle se cabre / elle vibre / elle se déverrouille / elle ne caresse pas / elle n'enchante pas / elle ne flatte pas*. Elle n'est donc pas poésie pour faire joli, mais poésie de combat. Et Giauque poursuit: *fruits amers / fruits acides mûris / dans la tempête / et la solitude / l'Espagne est en vous / comme une épée / dans l'épaule du taureau à l'agonie*. Des mots violents et tragiques à l'image de ce pays tourmenté! Ses écrivains et ses poètes attestent la vitalité d'un peuple prêt toujours à se redresser: *Federico Garcia Lorca / fusillé à Grenade / Miguel Hernandez / mort de tuberculose / dans les prisons d'Alicante / Antonio Machado / tué par le chagrin / en exil à Collioure / votre chant n'a pas cessé / de s'épanouir / comme une fleur / dont la substance / miel / cristal / roc / et mousse / coule dans mes veines / tel un fleuve / aux eaux claires et profondes / clarté et profondeur*. Hommage est ainsi rendu à de grandes figures de la littérature espagnole du XX^e siècle. Elles sont comme la flamme de l'espoir pour notre poète. Il accueille avec ferveur le chant d'Espagne qui, dit-il *s'épanouit et coule dans ses veines*. Les eaux du fleuve sont qualifiées par deux adjectifs complémentaires. Ils touchent à la raison par la clarté et au message délivré par la profondeur.

Les quelques lignes que voici sont un appel à l'aide. L'amour – impossible à atteindre – apparaît pourtant comme un recours contre le néant: *fontaines / dites-moi le nom / de celle que j'ai perdue / dans le murmure / des haies dépouillées / parmi la pluie / le sang et la boue*. Des vers dont l'harmonie rappelle Nerval: *C'est peut-être la seule au monde / Dont le cœur au mien répondrait / Qui venant dans ma nuit profonde / D'un seul regard l'éclaircirait!...*

Le drame de l'enfermement, de l'incommunicabilité, Francis Giauque l'a vécu jusqu'au profond de son être. Dans un texte en prose, intitulé *Anne*, il a ce cri déchirant: *Anne, je crie ton nom dans le soir glacé. Je voudrais que ma mort creuse une petite ravine tout au fond de ton âme, une petite ravine où j'aurais encore ma place, après des années de silence.* L'échec torture l'âme et le poète l'exprime aussi dans les lignes que voici, extraites d'un autre écrit en prose, intitulé *La Fin. Tous les malades ont connu ce vide effrayant qui se fait peu à peu autour d'eux. Leurs appels, leurs cris n'atteignent plus personne. Il paraît que c'est normal. Bien sûr, pas la peine de discuter.* Elles sont bouleversantes dans leur simplicité.

On sait moins que Francis Giauque a aussi écrit quelques textes de chansons. Hughes Richard nous apprend qu'il les avait envoyés à Léo Ferré. A l'époque, ce dernier n'avait pas jugé utile d'en accuser réception. Ces couplets ont pourtant une réelle valeur. Ils sont de la veine de ceux chantés par l'interprète de *Jolie môme*. Par exemple: *c'est pas qu'j'vous aime / madame la dèche / c'est plutôt vous / qui t'nez à moi / où que j'me taille / vous rappliquez / l'visage en deuil / et l'cœur noué.* A la lecture de ces deux strophes, on reconnaît un ton, venu du lointain Moyen Age et de la Belle Epoque. Il appartient à Colin Muset, à Rutebeuf, mais aussi à Aristide Bruant.

Saluons cette réédition. Elle nous rappelle ce que le Jura a perdu avec le décès d'un vrai poète, trop tôt disparu. (phw)

Editions de l'Aire 2005 (330 pages)

Mon murmure, mon souffle

Pierre Chappuis

Voici un recueil qui, dans sa forme au moins, rappelle un autre volume du poète, *Pleines marges*, publié en 1997. Dans l'un et l'autre livre, se succèdent des poèmes très brefs, sans titre, si ce n'est que certains d'entre eux sont munis de deux mots en forme d'explication situés en bas de page, à droite.

Si l'on s'interroge sur le sens du titre de l'ouvrage, on imagine que l'auteur désire faire entendre sa petite musique (murmure, celui d'une source, et non vacarme du torrent). Le souffle, quant à lui, peut être interprété comme l'expression de la vie.

Le ton est différent de celui de *Noir de l'été*, paru récemment. Dans ce dernier ouvrage, on sent sourdre une inquiétude, une forme de mélancolie liées à la conscience du temps qui passe – qui a passé – au souvenir

de l'enfance et des premières amours. Dans *Mon murmure, mon souffle*, en revanche, on retrouve la recherche de l'impassibilité dans l'évocation subtile de tous les spectacles du monde. Pierre Chappuis est avant tout un visuel. Avec une précision sans pareille, il saisit toutes les nuances de la nature, son imagination lui fait découvrir les associations les plus inattendues et il n'est pas toujours facile de le suivre. Lui a généralement une explication précise à donner aux images qui surgissent sous sa plume. Pour le lecteur, la chose est moins aisée. La poésie de Pierre Chappuis se mérite, elle se déguste par toutes petites gorgées. Elle exige en permanence la participation active du lecteur. Son imagination, sollicitée et mise en action par le poème, établit alors des relations, comble éventuellement les trous laissés dans le texte.

Le recueil s'ouvre par les lignes que voici: *Glisser, route boueuse / jusqu'à l'embouchure du sommeil. / Lentement, très lentement. / Mon murmure, mon souffle / dans ceux de la pluie.* Le poème est délesté de tout ce qui est inutile, il est aérien. Pierre Chappuis procède par touches délicates. Il glisse ici avec lenteur dans le sommeil en trois phases séparées par des blancs pour retrouver, au plus profond de lui-même, son *murmure*, son *souffle*. Le lecteur observe avec quel art il passe du mouvement, exprimé par le verbe glisser, à l'état de *murmure*, ceci s'opérant, non dans la précipitation, mais avec une douceur ouatée que souligne le redoublement de *lentement*, le second étant même précédé de l'adverbe *très*.

En quelques lignes, un climat d'hiver, à la tombée de la nuit, est suggéré ici avec beaucoup de finesse: *Hiver: au mieux aujourd'hui, / lanterne sourde. / Ses lueurs, / la rivière, sans tumulte, les mêle / à l'écheveau de son demi-jour.* L'image de la lanterne sourde évoque ces journées grises, celles où la nuit, en cette saison de l'année, recouvre le paysage, à peine passé le milieu de l'après-midi. Une sensation de calme – renforcée par une rivière à l'étiage, silencieuse, qui mêle ses lueurs à celle de la lumière de l'air – émane de ces quelques vers. Peu de mots suffisent ainsi à créer une atmosphère feutrée.

Voici comment l'œil de Pierre Chappuis voit une montagne à l'horizon de mars: *Déjà prenant appui / ou presque / sur le marche-pied du matin. / De son tranchant, / Malgré les ébréchures, / Le nuage l'écrête.* Elle lui apparaît (la montagne) comme portée (ce n'est pas banal) par le jour naissant, les altitudes supérieures étant cachées par un nuage. Cela justifie l'utilisation du verbe *écrêter*. Tout chez Pierre Chappuis passe par le filtre du regard, un regard perspicace, capable d'imaginer les relations les plus inattendues. Un seul verbe dans ces six vers.

Cet œil attentif, on l'observe également dans la pièce que voici: *Et vent, et vagues glacialement / se lancent contre nous. / Vive empoignade, et vaine! / Et vains redoublements de colère, / qui, aussitôt retombés reprennent.* La violence de la tempête est saisie avec une parfaite préci-

sion. On s'interroge sur la signification du troisième vers. Les deux derniers rendent compte de cet espace de temps – très bref – qui sépare un assaut de celui qui le suit, un espace que le promeneur, exposé à l'intempérie, voudrait voir se prolonger.

Un régal pour l'intelligence et pour les sens, c'est ainsi que l'on ressent le petit poème que voici, intitulé *vivier végétal*: *De toutes ses feuilles / Serrées, impatientes, / elles s'agitent, / frémissantes, innombrables, / flanc contre flanc. / A souhait, / bonds et scintillements*. Le titre déjà interpelle. En effet, associer feuilles et vivier, passer ainsi du règne végétal au monde animal (à cause du vivier), c'est là une image peu commune. Le dernier vers marie harmonieusement agitation des feuilles avec *bonds et scintillement*.

Le poème intitulé *leçon de ténèbres* introduit dans un monde de mystère: *Eau morne aujourd'hui / que borde au loin, probable, / l'ombre d'une rive. / Espace déserté du songe*. On imagine un plan d'eau (le lac peut-être) à la tombée du jour, ou bien par temps de brume. Pas le moindre souffle d'air. L'œil n'embrasse qu'une partie du paysage et la rive, en face, dans l'ombre, est invisible. Le dernier vers opère sans transition le passage entre monde réel et monde du rêve.

Pivert et pluie, en quelques lignes, expose une opposition étonnante: *Surgeonne par intermittence / au-dessus de nos têtes / un sourd martèlement. / En contre-point: / ruissellement perçu légèrement / l'oreille tendue*. On notera ici l'emploi original fait du verbe surgonner et la différence des sons perçus: sourd et intermittent pour l'un, discret et continu pour l'autre.

Les quatre vers de la suite *glycines et lilas* dispensent délicatesse, harmonie et clarté. Avec ses seuls mots, le poète fait éprouver au lecteur la sensation physique de la lumière: *Fraîcheur de la lumière / légère, portant loin, / quasi évaporée. / Aujourd'hui, parle clair*. Ce poème est tout en nuances. Il a le charme – donné peut-être par l'adjectif *évaporée* – de l'aquarelle. Trois lignes suffisent à planter le décor. La quatrième, détachée, sonne comme une affirmation.

Voici l'évocation du premier point du jour: *Premières miettes du jour / Jetées de la fenêtre / dans le noir. / La suite vaguement / mon lit regagné*. Le poème a un titre, *merles et autres*, qui aide à la compréhension du texte. Les miettes semblent s'appliquer aussi bien à la lumière qu'au chant du merle. Ces deux éléments dominants, accompagnés de bruits plus discrets, de murmures se mélangent pour créer la magie de l'aube. Cette interprétation est peut-être attestée par l'avant-dernier vers: *La suite vaguement*.

Lorsque Pierre Chappuis s'empare de l'heure de midi en été, cela donne: *Intermittents, aériens, / des ruisseaux bruissent, / et rejailissent. / Soit une multitude de ruisseaux / qui s'enchevêtrent, hirsutes, / rétifs sous les coups de brosse du vent*. La chaleur est atténuée par la

présence de l'eau. Les ruisseaux dispensent une fraîcheur bienfaisante. L'image *rétifs sous les coups de brosse du vent* est efficace. L'effet d'allitération obtenu au deuxième vers par le redoublement de la consonne, avec le verbe rejaillir en point d'orgue, explique le charme de la première strophe.

Voici encore *un froid d'acier: Nette est la coupure / entre vert et bleu, / intensément, / dans le désordre des vagues. / La bise, d'un trait, / tranche dans le vif*. Le titre déjà est saisissant, qui associe (une fois de plus l'image sonne juste) le froid à l'acier. Le lac est présent, on y observe le passage du vert au bleu à travers le désordre des vagues. La bise apporte sa touche définitive et brutale.

Pour terminer, voyons encore *plus largement, l'espace: Bleu: / vague après vague / le regard, le froid plus intenses. / Plus loin cependant pâlit, / usé, élimé / à la couture de l'horizon*. Le lecteur éprouve avec acuité la sensation de l'élargissement du paysage et il salue.

En conclusion, on dira que la manière allusive – elle suggère, par touches subtiles, plus qu'elle ne décrit – de Pierre Chappuis donne à sa poésie un caractère ailé. S'il distille les mots avec une parcimonie savamment maîtrisée, ceux-ci sont cependant doués d'une vraie charge poétique. Son œuvre satisfait les plus difficiles. (phw)

José Corti 2005 (70 pages)

Pierre Chappuis habite à Neuchâtel. Il est l'auteur de livres de poésie et d'essais.

Papiers de famille

Ernest Mignatte

Cet écrit est déjà paru dans un ouvrage collectif intitulé *Manuscrits en quête d'éditeur*, publié par les *Editions Métropolis*. Il réunissait des textes de douze auteurs. La contribution d'Ernest Mignatte, intitulée *Souvenirs de manuscrits*, comprenait onze chapitres. Il en a ajouté un douzième à l'occasion de cette reprise par les *Malvoisins*. Des éléments en apparence anodins permettent à l'auteur, grâce à la passion qui l'anime, un sens de l'humour et aussi de l'ironie, de capter l'attention du lecteur. Celui-ci lui emboîte naturellement le pas. Il le suit à la trace comme il le ferait pour une enquête policière. Une chose est de saisir l'intérêt scientifique d'un manuscrit et d'en décrire froidement le contenu. Une autre de se l'approprier au point d'en faire une œuvre aimable, bref une œuvre littéraire. C'est le tour de force réussi par Ernest Mignatte.

Comme Stendhal, l'auteur de *Papiers de famille* s'abrite derrière un pseudonyme. Ce subterfuge est très pratique. En effet, lorsqu'il publie une œuvre de critique littéraire, l'écrivain – professeur d'université – le fait sous son propre nom. En revanche, s'il s'agit d'une œuvre d'imagination, il édite sous son pseudonyme d'Ernest Mignatte. Par cet artifice, il distingue ainsi les deux aspects de ses activités littéraires. Le pseudonyme lui permet de dire des choses, d'exprimer des idées qu'il fait endosser à un autre. Ce procédé lui donne le sentiment rassurant d'une plus grande liberté de manœuvre. Intéressantes aussi sont les explications données par Ernest à propos de son livre *Le Copiste de Monsieur Beyle*. L'auteur imagine que Stendhal a dicté son roman, *La Chartreuse de Parme*, à un copiste. Ce dernier aurait rédigé un journal intime dans lequel il relate ses réactions, sa vie intérieure, ses pensées pendant les 53 jours où *La Chartreuse de Parme* fut dictée. L'utilisation du conditionnel est justifiée ici par le fait que ce journal – à supposer qu'il existe – n'a jamais été retrouvé. Ernest Mignatte pense même, compte tenu de ce qu'il sait du copiste (par des notes de Stendhal), un dénommé Bonavie, qu'il n'aurait jamais été capable d'une telle performance. Donc, non seulement l'auteur écrit sous un pseudonyme, mais il fait endosser à un tiers, le copiste, les propos qu'il n'aurait pas pu ou osé exprimer directement, ni même sous son pseudonyme. Il se met ainsi à l'abri de deux couvertures. Cela peut paraître compliqué, mais Mignatte avoue que sans ce double dispositif, il n'aurait certainement pas pu écrire *Le Copiste de Monsieur Beyle*. Il confesse une autre raison pour justifier ce choix. Le journal retrouvé, réel ou fictif, est un procédé qui a toujours existé dans la littérature, et qui a atteint, paraît-il, son apogée au 18^e siècle. C'est ainsi que *La Nouvelle Héloïse* et *Les liaisons dangereuses* sont censées s'appuyer sur la fiction de manuscrits retrouvés. *Papiers de famille* s'inscrit donc dans le droit fil d'une tradition littéraire prestigieuse.

Dans un livre de remarques (de choses dignes d'être consignées), tenu par un notaire de Develier, découvert dans un grenier, on peut lire le témoignage que voici, à propos du décès d'une petite fille: *Elle est morte / La dite fille est morte le 31 mai 1785, âgée de 9 ans et demi / Ladite enfant est décédée*. Il inspire à Ernest Mignatte des réflexions d'une profonde humanité. Elles sont la preuve de ce que fut l'ordinaire de la vie des hommes à travers l'histoire entière jusqu'à l'avènement de la civilisation moderne ... *la forte mortalité infantile à cette époque. La vie, dans ces campagnes démunies, est à la merci de la moindre maladie, d'une disette, d'une chute de neige qui emporte l'espoir d'une récolte*. Bref, la mort est omniprésente. Elle se rappelle sans cesse au bon souvenir des vivants et cette fatalité est ici rendue avec pudeur et extrême délicatesse.

Le chapitre consacré aux grands-oncles et grands-tantes de l'auteur est intéressant. Ils ont vécu toute leur existence à Cornol, à l'exception

de la tante Berthe qui s'en est allée, elle, en Amérique. A l'aide de quelques maigres documents écrits et de différents objets retrouvés dans la maison où avait vécu l'oncle Justin et sa femme, la tante Hortense, l'auteur restitue avec bonheur leur vie et celle d'un village d'Ajoie. Le portrait de l'oncle est très convaincant. A travers le personnage de la tante, c'est le monde des notables de village de l'époque qui est restitué avec bonheur. En effet, Hortense, maîtresse d'ouvrage, fait partie des personnalités importantes de la localité, au même titre que le curé, l'instituteur, le gendarme et le facteur.

Le dernier chapitre du livre est un hommage émouvant de l'auteur à son père décédé. Gendarme, ce dernier avait accumulé au cours de sa carrière un nombre considérable de documents (une dizaine de classeurs fédéraux). Ce sont, pour l'essentiel, les copies des rapports de police rédigés par ses soins, dans lesquels sont décrits par le menu les contraventions qu'il a dressées. Elles portent sur des domaines aussi variés que les affaires de mœurs, les escroqueries, les abus de confiance, les infractions à la circulation, la filouterie d'auberge (délicieuse expression), etc. C'est l'occasion pour le fils de rappeler les qualités de ce père: rigueur, amour du travail bien fait, respect de la loi. L'attention qu'il portait à la langue française (très curieux car, selon le fils, il ne lisait pas) lui faisait obligation d'apporter un soin particulier à la rédaction de ces documents.

Le goût de l'auteur pour les vieux papiers – les développements ci-dessus le démontrent – l'amène à dépasser le document brut pour restituer la vie et les caractères. C'est fin, subtil. On relève aussi la sobriété du propos, le style dépouillé, caractéristiques de l'esprit classique français. Cette manière a été illustrée par Stendhal. On n'est donc pas étonné de l'intérêt porté à cet auteur par Ernest Mignatte. Dans *Rome, Naples et Florence*, Stendhal ne décrit ni les monuments ni les édifices. Il s'intéresse aux personnes et aux sociétés qu'il fréquente. Il en dépeint la psychologie en contant des anecdotes. Même si elles paraissent insignifiantes, ces dernières n'en révèlent pas moins les traits essentiels tels que le narrateur les a saisis. Les pages consacrées notamment à Milan et à Bologne, les plus nombreuses, bien que le nom de ces deux villes n'apparaisse pas dans le titre de l'ouvrage, sont à cet égard exemplaires.

On lit avec une curiosité sans cesse en éveil ces récits que l'auteur, avec beaucoup d'habileté, sait rendre passionnants. (phw)

Edition des Malvoisins, Porrentruy, 2005, (110 pages)

Ernest Mignatte, pseudonyme sous lequel écrit un professeur d'université, est né en 1955. Il est l'auteur d'un roman, Le Copiste de Monsieur Beyle, et d'une autofiction, Ma tante d'Amérique.

Dans l'œil millénaire

Pierre Voélin

Après un volume consacré à de brefs essais, *La Nuit accoutumée*, publié en 2002, Pierre Voélin revient à la poésie avec *Dans l'œil millénaire*. Ce recueil est composé de poèmes écrits entre 1996 et 2000, ceci pourrait expliquer le titre de l'ouvrage. Ils sont regroupés en plusieurs chapitres.

La poésie de Pierre Voélin, pas toujours facile d'accès, exprime, en des images parfois inattendues, l'inquiétude face à l'insondable mystère de la destinée humaine, preuve en est la phrase empruntée à *L'Apocalypse de Jean*, citée en épigraphe: *Alors ils chercheront la mort et ils ne la trouveront pas, ils désireront mourir et la mort les fuira*. L'idée de finitude, celle de la mort y sont sans cesse présentes. Comme dans les autres livres du poète, on retrouve aussi ici l'obsession de la barbarie. On lit: *Dix-huit corps retirés de la terre / – les poignets sont réunis / de longs clous – fiers / traversent les phalanges Qu'on exhibe ces tas de hail-lons / que les pluies soient buées / pour ces loques / qu'on lisse les plumes à ces chats-huants / hier cloués à la porte des granges / que revienne enfin s'y plonger le vent / fouiller – là – d'une main distraite / et nue*. Le vent accomplit son œuvre purificatrice! Des images fortes, tragiques! Elles appartiennent bien sûr aux thèmes éternels de la poésie. D'une certaine façon, tout a été dit dans ces domaines, mais le vrai poète trouve une voix et une musique qui lui sont propres. Si la réussite est au rendez-vous, tout alors redevient neuf et objet d'émerveillement.

Le poème *Cela seul offre une vision cauchemardesque de Moyen Age finissant*: *Cela seul – mourir hurlant / et les dents / hors de la bouche / vers les mains gantées commencent leur voyage de boue*. Le lecteur reste interdit devant cette dernière image, celle du voyage de boue.

Mais ce monde de tourments appelle des moments de pure sérénité: *Peux-tu rouvrir les prisons printanières / descendre jusqu'au sommeil de l'eau / vers l'âme plus simple – la soif / des jardins*. Le calme est ici signifié par le sommeil de l'eau, l'aspiration à la simplicité et la sensation de soif - qui est comme un élan de l'âme.

Pour ne pas oublier, il faut faire provision de ce qui a un prix afin de composer la gerbe avant de la nouer. C'est le sens que l'on pourrait donner aux vers que voici: *d'emporter avec tes mains d'enfant / les herbes les gouttes d'eau / les grappes et le vin / la citerne et l'écho / dans l'autre pays / sur l'autre versant du sommeil / de cacher bagues et anneaux / en hâte – serrer les lots de vêtements / et ne pas oublier cette pâleur de mort / – les visages que nous avons aimés*. Les choses les plus simples, parce qu'elles appartiennent au quotidien, sont peut-être les plus essentielles, il faut donc les emporter. Couronnant le tout, le souvenir

de ceux qui furent aimés pour qu'ils vivent un temps au moins dans notre mémoire.

Des rapports parfois curieux. On lit: *et tes mains – oui – je les prendrai / contre ma bouche tu le devines / elles volent – elles voyagent / avec le houx / et non et non – la lumière / ne fera pas défaut*. Le lecteur est en effet étonné par le rapprochement entre les mains et le houx (mais on est dans le domaine de la poésie où tout est possible). Quant à la lumière, elle ne fera pas défaut. Peut-on pour cela l'assimiler à l'espérance? Raccourci et métaphore osés, assurément!

L'œuvre de Pierre Voélin dit le tragique de l'existence et elle tend à une haute spiritualité. Le poète aspire aussi à la fraternité entre les hommes. Celle-ci lui paraît seule capable d'apporter un peu de douceur dans un monde trop souvent dominé par la barbarie. Ainsi de ces vers dédiés à la mémoire de Nelly Sachs et de Paul Celan: *vos mains – nous les serrons / plus proches nous sont vos yeux / la pierre ouvrée – elle fut reçue / sculptée avec le souffle*.

Nous avons relevé combien la mort était présente dans l'œuvre de notre poète. Preuve en sont les quelques vers qui suivent: *Enfin est venue cette mort – cris de héron / qui passent la frontière de novembre / ils grandissent dans les branches / Toi seul tu t'éloignes Johannes / sur un chemin de halage*. On s'interroge sur les cris qui passent la frontière de novembre, une association quelque peu obscure, mais combien séduisante. Et le départ de Johannes, évoqué sur un ton feutré: il s'enfonce dans la nuit, lentement happé par elle et disparaît à la manière de celui qui s'avance dans la mer avec l'idée d'un non-retour.

Le poème écrit à la mémoire de Henri Voélin, le père, peu de temps après son décès, exprime une affection émouvante où ne pointe aucune emphase. *Proches nous sont les berces / leurs feuilles que l'eau parcourt / tu peux les prendre contre ta bouche / et le soleil – pareil / sa lumière filtrée par les ramilles / et l'âme enfuie / plus simple que les mésanges / avec ses kyrielles de syllabes nocturnes / dispersées – d'un geste – dans les / langues de l'oubli*. La présence des mésanges donne à cette suite un ton d'espérance, presque une note de jubilation malgré le bé-mol signifié par l'adjectif nocturne.

Un peu de temps encore, semble supplier ici le poète. Le poème s'intitule *Laisse-nous: Viens Seigneur des larges ruines / et sur les ruines retourne-toi / laisse en aller ton pas / tes pieds nus sur les aiguilles / ou le sable fin ou les feuilles d'érable / et presse sous le boisseau de cette nuit / en grappes là-haut presse les étoiles / chasse-les dans le vent nocturne / là redessine à grands traits / luminaires et figures / Mais laisse-nous encore nous pencher / oh si peu – l'un vers l'autre / nous questionner muets / à bout de forces / laisse nos yeux errer / sur la terre redevenue la terre / conduis-nous sur un chemin de pluie / là où les mains des flagues auscultent aveugles*. Que le destin du monde s'accomplisse. Que

cela se fasse par la volonté d'une personne – le poème ne commence-t-il pas par Seigneur –, que nous soyons emportés par ce mouvement, ne signifie pas que l'être individuel se soumet sans souffrance à cette force qui lui échappe. Au contraire, il implore: *Mais laisse-nous encore nous pencher / l'un vers l'autre*. Il y a dans ces vers quelque chose de l'inspiration de A Villequier, la grandiloquence en moins. Dans l'ordre du poétique, on salue au passage: *laisse en aller ton pas / tes pieds nus sur les aiguilles / ou le sable fin ou les feuilles d'érable*.

Les Flandres sont prétexte à une célébration de cette région âpre et à une invitation à l'accueil: *Retour des chasseurs – brassant la neige / museaux de biche – à la renverse / suturés par le sang / Sous les branches lestées de blanc / chaque pas plus lourd – envols / et criaileries de corneilles / Il bat le cœur dans les coups de feu / il prend mesure de la lumière / murmure ses paroles / – contre le froid / Tu accueilleras pour nous ces visiteurs du vent / ils ont ramassé des plumes – de pie de geai / parcouru le temps sur ses deux rives / dure patience – simple douleur*. Le début du poème a un caractère descriptif – description à grands traits. A la deuxième strophe, on note le passage sans transition – sinon par un simple tiret – de *chaque pas lourd* à – *envols et criaileries de corneilles*. L'auteur pratique avec bonheur, on le voit, la manière elliptique. Après cette partie descriptive, vient l'excitation provoquée par les coups de feu, avant le plongeon dans l'éblouissement de la lumière de l'hiver sur la neige. On est sensible à la résonance de ce vers: *Tu accueilleras pour nous ces visiteurs du vent*.

Le lecteur de Pierre Voélin est sans cesse invité à faire œuvre de création. Il lui arrive en effet fréquemment de se trouver dans la position du promeneur qui hésite entre deux chemins. Lequel va-t-il emprunter? Ainsi: *Qui es-tu / toi qui convoques / l'été au pied de l'herbe musicale / Elle s'est tue la jusquiame / quand se sont rouverts les yeux...* Comme le poème a pour titre *Elle se tait*, on imagine avoir affaire à une femme ou à une fleur (la jusquiame). L'imagination ici se substitue à la certitude. On se délecte à la lecture des trois premiers vers. Ils sont toute grâce et beauté.

Dans une pièce intitulée *Paris* et à propos de cette dernière, on lit: *Chez toi, l'étranger habite sa demeure / – et je m'incline*. C'est une manière de dire la prodigieuse capacité de la ville à s'approprier les cultures les plus diverses: l'antique palais du Louvre, de style strictement français, y rencontre dans l'harmonie la pyramide transparente, œuvre d'un architecte d'origine chinoise vivant en Amérique.

Lorsque le poète fréquente les hautes altitudes, cela donne ceci: *A peine refleuris les acacias – au vent / d'ouest – blancheur perdue / rien ne manque au soleil / inouï – replié dans les branches / et tes enfants le savent – œil fendu / ne s'offre là-haut qu'un lac de montagne*. On reste

confondu devant la dernière image, une association entre l'œil et le lac de montagne.

Sentiment de fraternité à l'évocation de la silhouette de François de Montcorbier, dit Villon: *Il lui resta la faim – la soif / de mourir auprès de la fontaine* (un clin d'œil au décasyllabe célèbre de Villon: *Je meurs de soif auprès de la fontaine*, dont la résonance atteint à la fine pointe de l'émotion poétique). Le poème se termine ainsi: *Un instant le monde apparut / entre deux bouchées – il pleurait / et le monde un instant ne fut que prière*. Parce que le destin de Villon fut lamentable et qu'il lui inspira d'ardents sentiments de repentir, Pierre Voélin n'hésite pas à y voir une prière.

Le poème intitulé *A l'Est*, semble être une référence aux nuées de pinsons qui peuplent parfois nos hivers. Ce n'est cependant qu'un prétexte qui suscite rêve, grandes échappées, et ample respiration: *L'air – et lui seul / que frôlent les vols de pinsons / Au point de l'aube dans les branches nues – les départs en nappes somptueuses / multipliés par les minutes / L'hiver suffoque – pris à la gorge / tantôt respire / s'étend plus loin que le rêve / S'ouvrent se referment – sans fin / les jardins d'ellipses / Les yeux béants / nous épelons ce langage / les semis de points dans la fosse du ciel / Le temps – c'est sûr – le temps n'a pas de frère*.

Il arrive à Pierre Voélin de trouver des notes musicales, de celles qui pèsent à peine et enchantent comme le son d'un violon venu de loin. Ainsi; *Aux branches la nuit est suspendue / une flûte dans l'air – et ce chemin / vers le rêve – les gouttes ailées de la chevêche*. Tous les ingrédients de l'enchantement sont là: le mystère de la nuit (elle est suspendue, dit le poète), la magie de la musique (elle favorise l'immersion dans le rêve) et ces gouttes associées au vol de la chevêche.

On le voit, l'œuvre poétique de Pierre Voélin ne procède pas d'une logique linéaire. Rien à voir donc avec l'art oratoire. Elle est faite d'associations, de la rencontre d'éléments en apparence très éloignés les uns des autres, d'allusions, charge au lecteur ensuite de rassembler les pièces du puzzle. On est ici dans le domaine de l'indicible. Le poème parfait ne laisse rien au hasard, il est concentré, ne tolère aucune cheville et la disposition des vers sur la page est elle-même signifiante. (phw)

Cheyne, éditeur, 2005 (80 pages)

Pierre Voélin est surtout poète. Il a publié, entre autres: Lierres, Sur la mort brève, suivi de La Nuit osseuse, Les Bois calmés, Parole et famine, La Lumière et d'autres pas. Il est en outre l'auteur de courts essais réunis sous le titre de La Nuit accoutumée.

Porrentruy, impériale et secrète

Photographies Jacques Bélat, textes Philippe Froidevaux

Bien qu'il ne s'agisse pas d'un livre de littérature, *Porrentruy, impériale et secrète* mérite d'être présenté dans le cadre de cette rubrique. Certains esprits chagrins ne manqueront peut-être pas de dire: «Encore un!» sous-entendu, ouvrage consacré à Porrentruy. Rien ne serait plus faux et plus injuste et cela, pour deux raisons au moins. La première tient à la ville elle-même. Elle est si pleine de charme que plusieurs livres pourront encore lui être consacrés. La seconde relève de la nature de l'œuvre: les talents conjugués d'un photographe et d'un commentateur, tous deux de grande qualité, en font un ouvrage original.

Les photographies de Jacques Bélat mettent en évidence des détails que même le plus fin connaisseur de la cité n'avait peut-être jamais devinés. Elles apportent aussi un regard nouveau sur les endroits les plus connus. Par la magie de son objectif, l'artiste restitue l'animation des rues les jours de marché. Il fait éprouver physiquement la chaleur de l'été, la torpeur qui s'empare des habitants. Frondaisons et parasols apportent alors ombre et fraîcheur. On établit spontanément une correspondance avec ces petites villes de Provence qu'une abondante verdure protège de l'ardent soleil du sud. A travers la distance, se dégagent des similitudes, une certaine atmosphère. La ville, dans ce livre, est donc parée de ses plus beaux atours, elle se présente dans la succession de ses saisons, de jour comme de nuit. De prodigieux clairs-obscurs en révèlent l'harmonie.

Les commentaires qui accompagnent les photographies sont aussi amusants que savants et pertinents. C'est l'œuvre d'un érudit, Philippe Froidevaux. Son écriture est étincelante. Il manie l'humour et une certaine forme de détachement avec une élégance souveraine.

Le lecteur sensible à la poésie salue aussi la présence discrète de René Char dont trois aphorismes donnent le ton aux trois chapitres du livre (*Comment m'entendez-vous? Je parle de si loin...*). Enchantement teinté de nostalgie.

On salue la qualité de cet ouvrage. Il restitue ce qu'il y a de magique et de secret dans la cité. (phw)

Centre d'impression Le Pays, Edition des Malvoisins, Porrentruy (135 pages)

Sur l'arête du temps

Eric Sandmeier

C'est un livre bien séduisant que nous offre ici le Biennois Eric Sandmeier. Il y célèbre chacune des quatre saisons. Sa poésie les saisit en des formules précieuses, alliant précision et surprise esthétique. Une œuvre descriptive, assurément, faite de touches brèves et subtiles. Elle sollicite tous les organes des sens. On ne s'en étonne pas lorsque l'on sait que l'auteur est photographe. Il est donc sensible à toutes les nuances, notamment celles qu'offrent les saisons intermédiaires. Son œil les perçoit avec un rare bonheur et une extrême finesse à travers feux de broussailles, odeur de la terre, fumées, branchages, pierres et toute l'infinie diversité du vivant. Le recueil porte en exergue la formule suivante due à Alexandre Voisard: *C'est ici. Tu auras fait le tour du monde et c'est ici ta place.* Elle exprime l'attachement du poète à son coin de pays, mais probablement aussi la certitude que ce dernier peut avoir valeur d'universalité.

On adhère spontanément aux trois vers que voici; ils évoquent bien ce moment de l'année où l'hiver n'est plus tout à fait l'hiver et où le printemps n'a pas encore imposé toute sa présence: *Temps des feux terreux et parfumés / La terre mêle l'odeur moisie aux senteurs poivrées des résines de l'arbre coupé / avant l'envol des fumées blanches sur les couronnes des vergers.* L'odorat et la vue contribuent à créer cette atmosphère, à suggérer ce point d'équilibre fragile, comparable à une arête. Saison où l'on fait place nette et où le feu accomplit son œuvre purificatrice.

Voici le retour de l'hirondelle: *L'hirondelle raie la vitre du ciel / faucille plaquée de bleu / crayonnante griffure saccadée d'une nomade revenue de / l'espace des sables / Précise au retour.* Une interprétation au fusain de cet élégant passereau! Trois mots pour signifier la ponctualité du retour de l'oiseau à la saison nouvelle.

Plus loin, le printemps s'affirme davantage. Sont célébrés la lumière, les premières floraisons, le soleil dont la morsure est encore légère. Un distique, un tercet et un vers seul disent successivement tout cela: *Un ciel de mousseline semble boire l'eau du lac / lourde d'aigues-marines ou voilée de vapeurs à l'horizon diffus / Les pervenches veinent les murs / premiers brasiers / Le soleil éclate de pierre en pierre frappées du battement d'un papillon lesté de sable / L'aiguille du froid s'affole.* Quelle délicatesse dans les deux premiers vers. Ils évoquent les noces du ciel et de l'eau. Le papillon (lesté de sable), chose si ténue, si subtile qui prend ici une dimension inattendue, associé qu'il est aux pierres, donc à la solidité et à la permanence. En outre, il n'est plus question du froid, c'est pourquoi l'aiguille s'affole. Elle appartient au passé.

Le printemps éclate enfin dans les grappes lourdes des glycines et la légèreté des fleurs de magnolia. *Les glycines aux cintres du printemps sont grappes effilées / ou lourdes cascades chiffonnées / Poudriers ou nappes d'odeurs renversées sur des étoffes en désarroi consenti / Dégradé de mauves fouillés de soleil / Porcelaines.* L'avant-dernier vers désigne un monde tout en nuances. *Porcelaines* est le point d'orgue. A lui seul, il est résumé et affirmation.

On goûte avec délices les lignes que voici: *Des pétales de magnolias tombent sans bruit à l'embrasure d'un rameau / Sous des feuillettes de tulle une lèvres / ourlée d'organdi déploie miels et safrans / Neige printanière / tissu souple comme le contour d'une joue dans la main / ou barque allongée sur la soie de l'eau / œil incurvé et paupière battante.* Pas une fausse note! Les substantifs, les adjectifs, les images, tous concourent à célébrer l'extrême délicatesse de cette fleur incomparable.

L'heure située entre le printemps et l'été est célébrée par les notes suivantes: *Les rosées brûlées sortent de l'aube / et les prairies feuilletées d'argent s'arrêtent aux lisières / nappes tréflées parcourues de fourrures en alerte / Dans la clairière / le duvet d'une aile referme son sillage alors que la nuit ralentit.* On note *la nuit ralentit*. Elle exprime ce moment qui est celui de la nuit du solstice d'été, la nuit la plus courte de l'année, celle où le crépuscule est si proche de l'aurore qui le suit que les deux semblent ne pas se distinguer l'un de l'autre.

La nuit magique d'été, à la pleine lune, confère au paysage une dimension de mystère. Tout y prend un aspect que la lumière du jour ne révèle jamais: *Arrondie et toute voile déployée / la lune monte et s'étale / Dans l'âtre de son miroir brûlent les arbres / Les pins grandissent et les gravières tapissées de pierres font briller leurs murailles / Des parquets de blé crépitent / rectangles et carrés d'été / Les montagnes étirent le trait de leur masse couchée.* Cette dernière image traduit bien ce que la nuit ajoute de profondeur aux choses.

Noter à travers l'écriture ce qui est éphémère pour lui conférer ainsi une forme d'éternité, voilà peut-être l'ambition de ces quelques vers: *Retenir la fugacité des brumes roulées sur le sol avant l'envol / Happer / Il faudrait fixer les aurores avant que la ligne de la montagne n'embrasse la nuit / pour disparaître en elle.* Le verbe *happer*, à lui seul forme un vers, soulignant ainsi l'urgence de la démarche: tout engranger afin que rien ne se perde.

Les signes annonciateurs de la fin de l'été trouvent une expression harmonieuse, non dénuée de mélancolie d'ailleurs, dans de simples mots: *Les cimes bercées de brises ondulent / Subsiste l'empreinte d'un été flamboyant.* Cette dernière expression laisse flotter comme un parfum de tristesse: quelque chose vient d'être accompli. Ne reste que ce qui a été sauvé par le verbe, le dessin ou la photographie.

Voici comment le poète surprend le glissement de l'été à l'automne: *Un incendie allume l'érable au tournant de l'été / Disques solaires ou de lave / astres en feu / flammèches prêtes avant la mise à nu / du temps des vents.* La splendeur (ici l'incendie) de l'érable est comme un moment de grâce et de beauté avant que ne survienne le temps des frimas.

L'association des sens de la vue et de l'ouïe donne sa résonance si particulière à ces quelques lignes: *La poudre lestée au bout des arbuscules / s'enflamme jusqu'au sol / Feuilles cuivrées / devenues plumes bruissantes.* Trois mots pour rendre la sensation délicieuse que dispense la marche dans les feuilles mortes (*feuilles devenues plumes bruissantes*).

Le début de l'hiver, sale, triste, humide, où perdure cependant un reste de vie, trouve chez le poète des accents auxquels on est sensible: *Comme fumée minérale le ciel tombe d'ici à nulle part / Les nuages écrasés plantent l'ancre dans les boues de l'informe / Les couleurs cèdent et le brouillard erre / Charpie jaune au quai râpé de l'hiver en débardage.* C'est bien là, rendue avec grande délicatesse, l'atmosphère qui règne entre l'arrière-automne et l'immobilité de l'hiver.

Vient ensuite le silence, tout semble endormi et figé pour jamais, un état pourtant fécond parce que se prépare dans le secret des entrailles de la terre les conditions du renouveau: *Les rivières devenues routes lisses et glissantes s'étranglent / fissures descendues du ciel jusqu'aux portes des plaines / En crue le fleuve remonte au glacier.*

Les derniers reliefs de la végétation de l'année souffrent sous les coups de boutoir sauvages du vent: *La feuille à l'étrave roulée sur elle-même cingle sous le vent / dilatée puis cassante / sa voilure s'ouvre / Feuilleté figé où s'ajoute une gravure embuée / écaille fragile.* C'est bien la saison des frimas, selon l'expression de Chateaubriand, qui est ici évoquée. L'auteur affectionne le terme *étrave*. Il nous vaut une image pertinente dans ce contexte.

Le recueil se termine par les premiers signes du renouveau. L'éternel cycle des saisons poursuit son mouvement ininterrompu: *Les mers des prairies aux flaques mauves portent leurs vagues / au bord des golfes en crue / Glaces en partance à l'ancre levée / Bancs ovales / Sous les moraines l'eau figée se brise / Les pierreries de calcaire éparpillent leur marqueterie tiède de chaleur accrue / dans les estuaires du printemps.*

En conclusion, une poésie exigeante et concentrée! Elle réserve de véritables découvertes au lecteur attentif. (phw)

Editions Empreintes 2004 (115 pages)

Eric Sandmeier réside à Bienne. Il est photographe et écrivain. Il a publié Pentes obliques et D'altitude gagnée.

La vie à l'envers

Jean-Marie Adatte

Ce livre est le troisième de Jean-Marie Adatte depuis 2002, après *Les dieux préfèrent le pagne* et *Orage sur Venise*. *La Vie à l'envers*, quant à son inspiration, n'a rien à voir avec *Orage sur Venise* qui est une sorte de roman d'autofiction. En revanche, l'auteur retrouve ici la veine du premier livre. C'est en effet une fable, un récit d'anticipation, de science-fiction.

Il débute en l'an 2084. On fait la connaissance d'un personnage féminin du nom de Chelsea Norman. Cette dernière est âgée d'une quarantaine d'années. Ayant eu jusque-là quelques aventures amoureuses sans lendemain, elle souhaite maintenant établir une relation stable. Par internet, elle fait la connaissance d'un homme, Vilnius Tallin, la quarantaine, belle prestance. Leur premier rendez-vous a lieu par télévidéophone (l'auteur précise que cet appareil est apparu vers l'an 2015). Après tout, comme nous vivons déjà largement dans un monde dominé par les étonnants progrès de la technologie, on peut imaginer qu'ils se poursuivront dans le futur; nous sommes ici dans une logique qui trouvera cependant peut-être un jour ses limites. Lors de cette première rencontre, on échange des propos badins et à fleurets mouchetés. La conversation roule sur toutes sortes de sujets. S'agissant de la sexualité, Chelsea déclare à Vilnius qu'il lui faudra attendre bien une année avant que la relation puisse être consommée. Elle a sa raison, un secret et puis, elle veut être sûre de la qualité des sentiments de Vilnius. Bien que ce dernier trouve cela un peu saumâtre, il accepte cette exigence. A la fin du premier chapitre, Chelsea finit cependant par avouer son secret à Vilnius. Le lecteur se demande pourtant si ce dernier comprend vraiment à ce moment-là toute la portée de cette révélation. C'est la fin du premier acte. On note d'emblée un ton résolument mordant, le sentimentalisme en étant totalement absent. Ainsi: *Voyant poindre la quarantaine sur la ligne de son horizon, Chelsea songeait sérieusement à se fixer; elle avait donc congédié sans brutalité ni douceur excessives le dernier des flirts auquel elle avait accordé quelques bribes de son temps et des aperçus fugitifs sur son anatomie.*

Au deuxième chapitre, on rencontre un couple de centenaires, l'épouse venant justement de fêter son centième anniversaire. Tous les descendants avaient été réunis à cette occasion. Nous sommes en 2024, soixante années avant la première scène. Les deux héros s'appellent Shangai et Limerick Morane. Ils se trouvent face à un problème très épineux. En effet, le ministère de la Sénescence, représenté par une société privée, la société Artifax SA, leur propose de se livrer à une expérience, l'expérience dite Explorator II. Il s'agit ni plus ni moins de se soumettre à une

sorte d'opération dont le but, pour celui qui la subit est de retourner vers la jeunesse. En d'autres termes, au lieu de continuer à avancer, d'aller vers l'aval, il retournera vers l'amont: les centenaires sont donc destinés à parcourir un nouveau siècle, mais en sens inverse. Perspective complètement farfelue et pourtant, les avancées actuelles des sciences de la vie autorisent les hypothèses les plus folles. D'autre part, ne l'oublions pas, le mythe de Faust – celui de l'éternelle jeunesse – hante toujours l'humanité. Même s'il ne s'agit pas encore ici d'une éternelle jeunesse, le bénéficiaire de l'opération s'en approche en obtenant un supplément de temps important, même s'il reste limité. Et puis, on peut rêver et imaginer que ce mouvement inverse pourrait être à nouveau suivi d'un nouveau cycle, la science faisant toujours de nouvelles découvertes et autorisant de nouveaux espoirs.

Les deux centenaires finissent par se convaincre qu'il faut tenter l'aventure. Avant l'expérience, cependant, ils doivent se soumettre à un examen médical approfondi. L'état de Madame se révèle parfaitement compatible avec le programme Explorator II. Il n'en va pas de même de celui du mari. Problème: doivent-ils renoncer tous les deux? Limerick finit par convaincre sa femme qu'elle doit accepter le défi et pour qu'elle n'ait aucun remords, il décide de mettre fin à ses jours, lui laissant ainsi le chemin libre.

Au moment où l'opération est déclenchée, le sujet a donc cent ans et il est destiné à revenir en arrière, jusqu'au stade de la conception, autrement dit à retourner au néant. Bien qu'ayant acquis expérience et connaissances au cours de sa première vie – la vie normale – il ne conserve rien de cela dans la nouvelle. Son cerveau doit en effet être vierge pour être en mesure d'accueillir celles de sa nouvelle vie. Il n'aura même plus conscience de son nom. Aussi, avant l'exécution, est-il invité à se choisir un nom et c'est ainsi que Shangai Morane est devenue, par sa volonté, Chelsea Norman. Techniquement, le problème paraît donc très simple et avoir été résolu avec un maximum d'élégance par les scientifiques.

Voilà pour la trame. Ensuite vient la chair et l'auteur s'en donne à cœur joie. Comme dans ses deux premiers livres, il manie l'ironie avec une virtuosité et un détachement consommés. Il décrit des situations cocasses se laissant emporter par une imagination débridée. Il y a là un souffle dans lequel le lecteur se laisse volontiers enlever. Un vrai régal! Par exemple, à propos du médicament-miracle, une pilule de Combec, on lit ceci: *En effet, inoculé à des rats, puis à des chimpanzés, cet élément n'a pas seulement, comme s'y attendait le D^r Johanson, ralenti de manière significative le vieillissement des heureux bénéficiaires, mais provoqué une véritable, authentique, incroyable inversion du système de croissance, ramenant lentement, mais sûrement, jour après jour, mois après mois, année après année, les muridés et les catharidiens à leur*

jeunesse d'abord, à leur enfance ensuite, le processus aboutissant logiquement, si l'on ose dire, à la réduction fœtale et, sous la protection de couveuses, au retour inexorable à l'œuf originel et à sa séparation grandiose en deux constituants: l'ovule tant courtisée d'une part, de l'autre le spermatozoïde qui avait autrefois coiffé (il y a cent ans) au poteau des milliers de rivaux. Une fin de phrase qui a dû faire les délices de l'auteur. Il s'amuse, assurément, avec une désinvolture à laquelle le lecteur ne reste pas insensible. Un trait du style de Jean-Marie Adatte déjà présent dans ses deux premiers livres, surtout dans *Les dieux préfèrent le pagne!* D'une certaine façon, l'auteur pourrait être qualifié de rabelaisien, son œuvre de roborative.

Dans un registre, non identique, mais proche, celui de la dérision et du sarcasme, notre écrivain n'en finit pas de régler ses comptes avec la religion de son enfance. Elle l'a tellement marqué et a provoqué chez lui un tel rejet que d'aucuns n'hésiteraient pas à parler de sacrilège à propos de certains passages. Ainsi: *Laissez venir à moi les petits enfants! a dit un jour je ne sais quel gourou.* Oh! On dira que Jean-Marie Adatte, pour le moins, cultive une forme de politiquement incorrect. C'est son péché mignon.

Le ton impertinent, les histoires les plus folles inventées dans un état de jubilation que l'on devine sans cesse renouvelé, c'est la part de la littérature, ce qui donne son sel au livre. Il ne faut cependant pas croire qu'il n'est que cela. En effet, derrière le ton volontiers dégagé, l'auteur soulève constamment des problèmes sérieux. Il émet par exemple des réflexions très pertinentes sur la nature de la science, ses bienfaits, mais aussi les dérives auxquelles elle peut conduire. Les progrès enregistrés, notamment dans les sciences de la vie, de même que les perspectives que ces dernières laissent entrevoir, donnent le vertige. Ainsi, sur le mode de la fiction, bien sûr, lorsque Chelsea Norman, enceinte de deux bébés, pose la question suivante à Hutchinson, le représentant de la Maison Artifax SA: – Peut-on dire que mes enfants vont vers l'aval alors que moi je vais vers l'amont? Hutchinson sans hésitation répond par l'affirmative. Poursuivant ensuite son interrogation, elle demande si on a l'assurance que le processus est irréversible. Là, Hutchinson doit avouer qu'en l'état actuel des connaissances, on est encore dans l'incertitude. En fait, le mystère et la complexité du phénomène vital sont tels que tout peut survenir. Seul l'avenir apportera une réponse à l'angoissante question.

La démarche scientifique est faite d'avancées, parfois spectaculaires, auxquelles succèdent des remises en question douloureuses. Rien n'est jamais définitivement acquis et ce qui est un bien dans une circonstance donnée peut s'avérer être un mal vu sous un angle différent. Ainsi, une forme d'ironie amène Jean-Marie Adatte à imaginer que les femmes qui ont fumé au cours de leur existence normale sont plus à l'abri d'une

fausse-couche au cours de leur vie prolongée que les autres. Une telle constatation est donc susceptible de remettre bien des choses en question de ce que l'on connaît aujourd'hui au sujet de la fumée. Ce n'est naturellement, pour l'instant du moins, qu'une plaisanterie. Le sera-ce toujours ?

Les paniques irraisonnées qui s'emparent des populations, l'équivalent à notre époque des grandes pestes et des grandes famines d'autrefois, c'est l'inconnu où conduisent les progrès de la science (pensons au débat actuel sur les OGN). Ceux-ci ne vont-ils pas conduire l'humanité à sa perte ? S'impose alors l'application du principe de précaution, lorsque la démonstration fait défaut : *On ne faisait plus confiance à la firme* (il s'agit d'Artifax SA qui jouissait pourtant jusque-là d'un prestige total), *on affirmait que les expériences continuaient dans le plus grand secret. On exigeait un moratoire rigoureux, cadencé entre deux dates les plus éloignées possibles l'une de l'autre. Lorsque le PDG d'Artifax SA se présenta au balcon pour haranguer les manifestants dans le sens du poil, une clameur monta de la foule : Moratoire ! Moratoire !* Et pour bien montrer la suprématie des intérêts économiques sur la politique et les droits de l'homme, le PDG fit aux agents un signe d'intelligence en pointant son pouce vers le sol à la façon des empereurs romains. Il assista à la première décharge, en vérifia les dommages frontaux et collatéraux, et s'éclipsa. C'est ainsi que la civilisation – celle des droits de l'homme et du respect de la vie – pourrait peut-être un jour disparaître sous la poussée d'intérêts inflexibles et égoïstes.

La nature humaine est compliquée. Peut-on imaginer ce qui va arriver lorsqu'un(e) revenant(e) refait sa vie avec une personne dont le cours de l'existence se déroule selon la normale, soit d'amont en aval ? En y réfléchissant, il y a de quoi perdre la raison : le temps qui joue dans le sens du vieillissement pour l'un marche en sens inverse pour l'autre. Au vieillissement de l'un correspond le rajeunissement de l'autre. Dans l'un et l'autre cas cependant, on va vers la disparition physique de l'être. Psychologiquement, que se passe-t-il dans la tête d'un enfant lorsqu'il constate qu'il devient l'aîné de son père ou de sa mère ?

Au début du récit, Shangai Morane, en 2024, fête son centième anniversaire. Soixante ans plus tard, en 2084, on retrouve la même personne dans sa vie prolongée, sous le nom de Chelsea Norman. Elle a donc quarante ans, c'est-à-dire à peu près l'âge limite pour une femme normale d'avoir des enfants. On comprend dès lors qu'elle puisse songer, à ce moment-là, à une relation stable si elle veut réaliser un projet de maternité.

Lorsque Jean-Marie Adatte se lance dans des considérations sur la perception psychologique du temps, cela nous vaut une page comme celle-ci : *Tandis que notre futur à nous (celui des prolongés par opposition aux gens normaux), c'est la jeunesse où nous voudrions courir mais*

qui tarde, qui tarde tellement que ça décuple le désir et l'impatience: il nous semble vivre une éternité, comme l'adolescent qui rêve de ses vingt ans. Voyez-vous, le temps des vieux ordinaires n'en finit pas d'accélérer, parce qu'ils font tout pour le ralentir, parce que nous faisons tout pour l'accélérer. Mais nous savons qu'à moins d'un vilain drame la jeunesse nous est promise: ça rend l'attente supportable malgré notre fébrilité. S'accrocher, essayer de retenir ce temps qui fuit à une vitesse sans cesse accélérée, voilà le lot de beaucoup: moins il en reste (de temps) et plus rapide est sa disparition dans le passé.

Quand l'auteur se met à jouer avec le temps, le lecteur n'est plus très sûr de la logique de son discours. Et pourtant: *Que voulez-vous savoir de plus* (c'est la narratrice qui parle) *sur ces soixante années* (celles qui s'écoulent entre le début de la nouvelle vie de Chelsea et le moment où elle atteint l'âge de quarante ans) *avant qu'on reprenne l'histoire où je l'ai laissée? Vous ne vous rappelez pas? La scène où Chelsea avoue à Vilnius qu'elle marche en amont. Qu'est-ce qu'il va dire le monsieur de l'aval* (le premier mari de Chelsea, alias Shangai)? *Un sacré beau morceau pour moi. C'est pourquoi je retarde mon plaisir en vous demandant si ça vous intéresse, ces soixante années.*

S'il arrive à notre auteur d'exprimer un sentiment d'inquiétude à l'idée de la mort, c'est à la hussarde: *Et c'en est une que de faire la nique à tous ces gens – dont nous fûmes – qui dès la retraite ou même avant se dissimulent maladroitement par toutes sortes de procédés pitoyables l'approche de la camarde.* Foin du sentimentalisme, on le voit! Ce qui est inéluctable ne mérite aucun mot de regret ni la moindre attention. A-t-on ici affaire à une expression lapidaire d'une philosophie stoïcienne? Voire. Immoraliste désarmant par convention (ou par tempérament), l'auteur l'est assurément lorsqu'il décrit, dans la deuxième vie de Shangai – devenue Chelsea – une scène de danse torride. Elle met en présence une arrière-arrière-grand-tante (mais de 45 ans seulement et donc séduisante à souhait) et son arrière-arrière-petit-neveu. Le genre de situation auquel l'auteur ne résiste pas car il flatte son intérêt pour la galipette et la polissonnerie.

On avait déjà noté, dans les deux premiers livres de notre écrivain, sa tendance aux références littéraires. C'est Proust, La Fontaine, Racine surtout. Pour ce dernier est-ce à cause de l'érotisme soigneusement maîtrisé que distillent certaines héroïnes de ses pièces? Pure hypothèse, naturellement.

Si le style du livre est généralement incisif et sarcastique, il peut être aussi chatoyant. Ainsi, c'est Vilnius et sa relation avec Chelsea: *Chelsea, c'est Marguerite dans le rôle de Faust, mais en toute innocence, sans avoir vendu son âme au diable. Il imagina dans un éclair le corps intégralement régénéré de la femme de trente ans, puis elle en eut vingt, des formes déliées sans le moindre pli sournois, la peau satinée de*

lumière sans l'ombre d'une flétrissure, des rondeurs fièrement campées en surplomb hardi sur un vide affolant, et ce n'était pas une copie, c'était toujours elle, celle qu'il avait rencontrée il y avait seulement six mois. Un acte d'adoration! Mais la mélancolie, teintée d'amertume et d'impuissance succède à ce chant d'allégresse. Il s'agit toujours de Vilnius: Mais lui pendant ce temps vieillirait. Moins agréable maintenant le film. Elle a trente ans, j'en ai cinquante. Elle a vingt ans, j'en ai soixante. Quand elle en a quinze, je peux faire encore bonne figure, à moins qu'elle préfère un ado. Après, ça ne compte plus, elle est une enfant, je suis son grand-père. Plus loin: Il appartient à l'ancienne école, Vilnius, celle où la femme se défraîchit avant l'homme, celle où elle perd ses amants quand il conquiert des jeunesses. Quel renversement de situation! De quoi perdre tous ses repères! De quoi être déstabilisé!

C'est le style qui signe l'écrivain et il ne fait aucun doute que celui de Jean-Marie Adate lui assure une place de choix dans le monde littéraire romand. (phw)

Editions de l'Aire 2005 (188 pages)

Jean-Marie Adate habite à Marin. Il est l'auteur de Les dieux préfèrent le Pagne et de Orage sur Venise.

L'hiver lucide

Françoise Choquard

Réédition d'un livre paru en 1989 déjà, ce roman, nous semble-t-il, n'a subi aucune ride. Il est intemporel, car les sentiments qu'il exprime sont indifféremment d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs. Françoise Choquard nous raconte l'histoire d'une passion torride, absolue, ambiguë aussi comme elles le sont assurément toutes.

Deux personnages! Elle, Claude Leroy, cinquante ans, son âge difficile, dit-elle. Lui, Pierre Granier, soixante-trois ans. Ils se sont entrevus, à l'adolescence de Claude, mais Pierre était déjà trop occupé de sa carrière pour s'intéresser à elle. Ils se retrouvent, des années plus tard, il est divorcé, elle est veuve de Jacques. Le hasard les fait se rencontrer au col des Rangiers. Une banale panne de voiture les réunit et immédiatement le passé revient à la surface. Claude se souvient des sentiments que Pierre lui avait inspirés à l'époque de sa jeunesse et elle en est troublée. Instinctivement, elle est attirée par une sorte de force qui émane de son physique, cette force qui l'avait déjà séduite autrefois.

Une passion amoureuse, à ce moment-là de la vie, est certainement d'une nature différente de celle éprouvée pendant la jeunesse. Les habitudes, les situations vécues par l'un et par l'autre sont autant d'obstacles à surmonter; bref, les grandes ivresses peuvent être semées d'embûches. Les difficultés tiennent à la nature humaine, celle-ci n'étant pas faite, dans la durée, pour les débordements – enivrants sûrement, mais pas nécessairement confortables. Elle aspire plutôt à l'équilibre des sentiments. Pourtant, la vie en décide parfois autrement. C'est toute l'histoire du roman.

L'aventure est vue à travers le regard d'une femme et c'est important de le souligner. Ainsi, dans cette relation, elle a l'avantage – combien redoutable pour l'autre – de l'âge. Dans le rapport de force qui en découle – ce genre de situation implique fatalement rapport de force – Pierre semble être fragile, emporté dans une exaltation jamais éprouvée jusque-là. Il se révèle un idéaliste et pour lui le sentiment que lui inspire Claude ne peut être qu'absolu, sans concession et pleinement partagé. Il se trouve confronté à une femme – passionnée, elle aussi. Elle est fascinée et disponible, mais en même temps pragmatique, soucieuse de son quant-à-soi, consciente de ce que l'intrusion d'un homme dans sa vie, à ce moment-là, pourrait avoir d'incongru et surtout de dérangeant. C'est aussi une séductrice, sûre de son ascendant sur les êtres. Elle en joue avec une habileté démoniaque, faisant tour à tour souffler le chaud et le froid. Ainsi, elle s'y entend pour attiser la jalousie de Pierre lorsqu'elle lui dit, par exemple, que dorénavant ils allaient tout se dire, être totalement transparents l'un pour l'autre. Celui-ci n'en demande pas tant. Il supporte difficilement que Claude lui parle d'un amant occasionnel, Mathieu, un amant qu'elle continue de voir de temps en temps. Toujours, chez elle, la volonté de conserver sa liberté d'action. Amoureuse, oui, mais elle a son vécu qui lui appartient.

Claude Leroy a eu, de son mariage avec Jacques, deux fils. L'aîné, Marc, est un garçon équilibré, armé pour affronter les turbulences de l'existence. Le cadet, Alain, en revanche, est très différent. Ayant été victime d'un accident, il n'a pas la belle santé physique et psychologique de son frère. Tout naturellement, il est l'objet des soins les plus attentifs de sa mère et cette dernière aurait un peu tendance à oublier l'aîné. Quoi de plus naturel et pourtant, peut-on savoir comment réagit celui qui se sent peut-être délaissé, qui n'accepte pas toujours de devoir être le garçon raisonnable, celui qui doit être un modèle pour son frère plus jeune? Elle n'est donc pas sans souci, Claude.

Après son veuvage, elle a voulu exercer une activité professionnelle. Elle est devenue infirmière à l'hôpital. Elle a ainsi gagné son indépendance qui, on le sait bien, ne va pas sans l'autonomie financière. Voilà les contingences dont il faut bien tenir compte dans cette situation nouvelle et Claude, en femme pratique, sait qu'elles pèsent d'un grand poids.

Mais la difficulté d'une telle relation tient donc aussi en partie à la différence d'âge: treize ans, ce n'est pas rien. Pierre aborde la pente descendante. Claude, en revanche, même si son âge est difficile, est au sommet de son art. Elle semble d'ailleurs en être consciente. Il lui arrive de voir son amant marqué du sceau de la vieillesse qui s'approche. Elle au contraire, a encore du temps devant elle, ce qui lui donne, inconsciemment peut-être, un sentiment de supériorité. Ceci est dangereux dans une liaison de ce type, car sa nature peut en être modifiée.

La fragilité psychologique de Pierre est encore renforcée par le fait qu'il a été contraint de prendre une retraite anticipée à la suite d'un accident de santé, mais aussi parce que des forces plus jeunes, dans son entreprise, l'ont poussé vers la sortie. Une telle issue n'est jamais très gratifiante pour celui qui en est la victime. Heureusement pour lui, les nouveaux collaborateurs n'ont pas été à la hauteur des espérances placées en eux et Pierre a été invité à reprendre du service. Il a accepté, non un emploi à plein-temps, mais une activité à temps partiel. Cette formule lui permet une grande liberté dans le choix des mandats dont il souhaite s'occuper. C'est ainsi que le destin va lui permettre de rencontrer Claude Leroy, au col des Rangiers. Cette deuxième carrière le valorise à ses yeux et lui redonne une assurance qu'il avait perdue.

L'auteur analyse avec une très grande finesse l'évolution de la psychologie de ses personnages, de l'héroïne en particulier, dont la passion semble être attisée par la distance qui la sépare de Pierre. Ainsi, après une période au cours de laquelle elle a eu tendance à relativiser les choses et à revendiquer son indépendance, elle est littéralement paniquée lorsque son amant se rend en Amérique pour y retrouver sa sœur, sa nounou depuis plusieurs années. Son absence doit durer quelques semaines, une séparation qui lui paraît soudain insupportable. Elle lui écrit alors une longue lettre aux accents lyriques. Voyons plutôt: *Que m'est-il arrivé depuis notre dernier séjour dans le sud de la France, que m'as-tu fait, de quel sort, de quel envoûtement suis-je marquée tout à coup? Et pourquoi, après cette parenthèse dorée as-tu fui en Amérique?* Plus loin, on lit encore: *Vois-tu, Pierre, avant Juan-les-Pins, il m'apparaît que j'existais en demi-mesure, en demi-tons, en demi-teintes, que je vivotais, mettons le verbe complètement au passé, avant de te connaître, j'ai vivoté, me donnant mille raisons de bien vivre...* Voilà des mots susceptibles de rassurer l'amant le plus inquiet sur les vrais sentiments de la femme qu'il aime. A y bien réfléchir pourtant, le lecteur se demande s'il ne s'agit pas au contraire d'une suprême astuce féminine, d'une manipulation pour s'assurer une situation bien en main. Tout cela est subtil, mais l'hypothèse n'est pas à écarter d'emblée. Le résultat de la missive ne se fait pas attendre. Pierre dit avoir été bouleversé, avoir accédé à un niveau de félicité jusque-là inconnu. Bref, il se découvre aux yeux de Claude. D'une certaine façon, il tombe dans le piège. En faisant preuve d'un peu

plus de retenue, de froideur apparente, il aurait pu semer le trouble dans son esprit. La lettre entière est d'une indiscutable qualité littéraire. C'est un hymne flamboyant à Eros. On note une grande richesse d'invention, une capacité de l'auteur à se saisir de tout son environnement pour magnifier et renforcer encore l'expression des sentiments.

Cette fabuleuse aventure atteint peut-être son paroxysme lors de vacances passées aux Canaries. L'union des deux êtres y prend un caractère fusionnel et sacré. On lit: *Pierre a réagi et a demandé à Claude de se dévêtir là, dans ce désert et sous ce ciel et sous tous les soleils du monde en même temps que sous ses yeux à lui seul et qu'ainsi, dans cet endroit, une première femme allait surgir d'un regard, d'une ferveur, qu'il était lui, Pierre, la ferveur personnifiée, démesurément amplifiée et qu'il allait s'inventer mille mains pour toucher, modeler, baptiser. Claude a obéi sans étonnement, mettant à dégrafer sa robe une lenteur maîtrisée et, fière de ce qui allait arriver dans ce lieu inviolé, elle s'est agenouillée, est tombée sur le sable comme l'agneau du sacrifice et ils ont su que, dans leur souvenir, Lanzarote serait d'abord un homme et une femme aux confins de leur terre habitée, que ces gestes de l'amour avaient une profondeur, un dépassement, une dignité et que, s'il fallait un jour témoigner, ils auraient là le vertige de leur plus poignante piété.* Une célébration païenne vécue dans la ferveur et la sensation que tout est bien ainsi, un moment où la grâce touche deux êtres de son aile.

Mais l'inquiétude n'est jamais très loin. Elle guette sournoisement et jette une ombre sur les bonheurs en apparence les plus assurés. Pierre surtout éprouve le sentiment douloureux que le temps lui est compté. Eros et Thanatos sont liés ! Il est en outre rongé par la jalousie. Dans une lettre adressée à Claude, dans les dernières pages du roman, il dit sa souffrance et son désarroi, son impuissance à trouver la sérénité. Son amour est à la fois sa félicité et son enfer: le prix à payer pour fréquenter ces hautes altitudes. Puis le destin frappe l'héroïne qui disparaît dans une avalanche, signe que les grandes passions sont vouées par nature à l'échec.

Françoise Choquard – mais on le savait déjà – a une véritable plume d'écrivain. Son roman est fait d'allers et de retours dans le temps et dans l'espace et cela mis ensemble forme un tout cohérent. Le rythme du récit est vif. Avec finesse, elle évoque les paysages et les événements les plus banals de la vie. En maints endroits, son style atteint naturellement le ton de la poésie. (phw)

Editions de l'Aire, 2005 (183 pages)

Un si joli dimanche

Françoise Choquard

Avec une constance et une régularité qui jamais ne se démentent, Françoise Choquard écrit et publie romans, nouvelles et autres textes. *Un si joli dimanche* se compose d'écrits que l'auteur appelle d'ailleurs simplement textes courts. Le livre est écrit à la première personne du singulier, que l'auteur s'exprime elle-même ou à travers d'autres héroïnes. Elle s'en explique ainsi: *Ecrire, finalement, n'est-ce pas faire jaillir ce qui vous appartient? Si le texte délivre un message – à l'auteur en tout premier, il ne faut pas l'oublier – alors tout est pour le mieux.* Il va de soi que l'écrivain n'exprime que ce qu'il est, c'est en cela, et en cela seulement, que le message est original. La manière de le faire est livrée à sa seule appréciation. Ainsi, le «je» est parfaitement légitime, comme le seraient d'ailleurs d'autres formes, dès lors qu'elles viseraient le même objectif. Les textes de cet ouvrage sont des monologues intérieurs dans lesquels remontent souvenirs – réels, peut-être aussi imaginaires ou arrangés – prenant parfois la forme de nouvelle.

Il ne fait pas de doute que Françoise Choquard cultive une voix originale. Sa langue est classique, efficace toujours. Sa petite musique fait merveille. Un style primesautier lui permet d'exprimer toute la gamme des sentiments, même les plus graves, avec une aisance souveraine. Elle utilise volontiers la phrase longue qu'elle maîtrise à la perfection. Cette forme l'autorise à passer sans transition d'une idée, d'une sensation à l'autre et de restituer l'infinie variété des choses qui se mélangent, se télescopent et composent ainsi la vie quotidienne. Ce tourbillon dégage une énergie et un formidable appétit de vivre. Par rapport à son dernier livre, *Mes mots*, le lecteur a le sentiment que sa maîtrise de l'écriture s'est encore approfondie. Sous des dehors qui respirent la spontanéité, l'écrivain ne cache pas que ses textes sont le résultat d'une longue patience. Elle a assurément retenu la leçon formulée autrefois par Boileau dans son *Art poétique* et l'applique scrupuleusement à son travail, car elle sait que sans la forme rien ne vaut en matière de littérature. Dans ce domaine et dans celui des arts en général, le style fait le créateur.

Le premier texte donne son titre à l'ouvrage. L'auteur y donne le ton. Elle rapporte, par touches délicates, quelques épisodes ayant embelli son existence. Ces épisodes ne sont-ils que rêvés? A vrai dire, cela n'a pas d'importance, l'essentiel est qu'ils soient vraisemblables et de toute façon, par la vertu de l'écriture, les événements acquièrent une vérité propre et une forme d'autonomie. On pense, par exemple, à ce qui s'est passé à Vittel. L'héroïne, le «je» de l'ensemble de l'œuvre, nous confie comment l'occasion, quelque diable aussi peut-être la poussant, l'avaient conduite à sa première infidélité. Il faut lire ces quelques lignes

... et nos corps, soudain, dans l'herbe fraîche, « argent les feuilles sous les trembles en été » – ai-je écrit dans un poème tardif – et une cloche sonnait ma première trahison mais tout était si implacable, si vrai et si accordé, qu'aujourd'hui encore j'en reste éblouie... Magie de la fugacité des événements qui s'impriment à jamais dans la mémoire et merveille de l'écriture qui sait les retenir !

Françoise Choquard est douée pour le bonheur, un bonheur fait d'équilibre et de calme intérieur. Le titre de l'ouvrage est déjà, à cet égard, révélateur. En effet, l'adjectif « joli » n'est pas là par hasard. A lui seul, il dit cette capacité à accueillir les choses les plus simples pour en faire un miel de sérénité et de plaisir. Son existence ne lui a probablement pas réservé que des moments heureux. Comme tout un chacun, elle a connu les épreuves. Vis-à-vis de ses lecteurs pourtant, elle a la politesse exquise de ne se souvenir que des premiers.

Voyons, dans le même texte initial, la séance de photographie que la jeune Françoise Choquard consacre à sa mère. Elle est jeune mais elle a la certitude de l'imminence de son départ. Il est donc important que le portrait soit réussi, que sa mère soit fixée ainsi pour l'éternité. Cela est dit en des termes si délicats que seul le texte peut restituer l'émotion de l'instant *... moi j'avais conscience de l'importance de mon geste, garder vivante notre maman ce matin de dimanche-là, dans ses quarante ans et le désarroi de tout le monde autour de nous, elle se montrait patiente envers moi pour mon premier essai photographique, ne suis-je pas l'enfant difficile que l'on a éloignée dans de sérieux pensionnats, mais aujourd'hui ce sont les vacances, j'ai ma place avec elle et parmi mes frères et sœurs, eux qui vivent au quotidien des jours où accalmies et rechutes se succèdent... Plus loin, ce détail, comment a-t-il pu à ce point attirer l'attention de la fillette ? Mystère insondable de la psychologie des profondeurs *... le corps n'est pas entier dans le viseur, c'est dommage pour les souliers élégants, maman les supporte mal, ces trotteurs, à cause de ses chevilles enflées... Elle termine ainsi ... grâce à tout cela je sais aujourd'hui que j'ai eu une belle maman un peu sévère qui, un jour, a souri pour moi en particulier.* Apparemment, nul drame dans l'esprit de l'adolescente, mais seulement un sentiment lesté de nostalgie, comme si l'emportait le bonheur d'avoir eu cette maman-là, si fragile et si aimante. On peut imaginer que l'observation perspicace relative à l'absence des chaussures sur la photo est là comme un moyen de dédramatiser un moment douloureux. La vie ne doit-elle pas continuer ? Un ange passe et le lecteur se sent en pleine harmonie avec l'auteur.*

Si un mot peut caractériser l'écriture de Françoise Choquard, c'est celui d'élégance. Cette dernière se caractérise par un certain type de comportement, une réserve naturelle dans l'expression, une capacité à dire beaucoup en un minimum de mots. Ainsi de cette scène où l'héroïne prend congé d'un homme qu'elle a cru un moment aimer : *De surcroît, le*

baiser d'adieu – trop appuyé à mon goût, beaucoup trop – ce n'est pas moi qui l'ai donné! Si je l'ai supporté, c'est par éducation et pour beaucoup de choses, convenances (ah! les convenances, combien ne comptent-elles pas!), âge mûr, futur mariage enfin!

Le poète Jules Laforgue prétend que l'existence est trop quotidienne et qu'en cela elle est ennuyeuse. Pour Françoise Choquard, c'est l'inverse qui est vrai. Elle se nourrit du quotidien et s'appuie sur lui pour développer sa réflexion et tracer son sillon. Elle paraît dotée d'un sens pratique efficace et manifeste, dans les situations d'urgence, une remarquable capacité de décision. Ainsi: *Décision d'une marche à suivre* (il s'agit ici de réparer les conséquences d'un cambriolage dans la maison). *Tout d'abord les grands objets. Main basse donc sur les radiographies. Faut-il en avoir traqué des bobos, sur tant d'années écoulées! Ici un lot s'éparpille, en couleurs et très dépareillé, d'aiguilles à tricoter. Quelques restes de laine et la boule à reprendre – vouée à l'antiquaire, c'est assuré! Combien de mailles filées dans les brassières de mes enfantements!* L'énumération continue de tous ces objets retrouvés dans un chaos innommable. Le rythme est rapide, saccadé, étourdissant. Il traduit bien l'idée d'un grand chambardement. Plus loin, on lit encore: *Pour l'heure, il s'agit de parer au plus pressé: remplir les corbeilles avec conviction. Autant de fait pour le jour des inhumations, m'entends-je ricaner dans le feu des résolutions.* Tout-à-coup, dans l'action, la pensée de sa propre mort – est-ce innocent dans ce contexte – traverse son esprit. Mais, très vite, le côté pratique l'emporte encore, soit le souci de laisser le moins possible de travail de rangement à ceux à qui reviendra le soin de régler les choses après sa disparition. On le voit, Françoise Choquard peut manier la plume avec virtuosité, elle n'en est pas moins une maîtresse de maison accomplie.

En contre-point cependant, est-ce la fatigue, le découragement la guette: *Le soir mord mes souvenirs épars, envahit la maison éventrée. Rien n'a beaucoup avancé de l'ordre projeté. Et cela la plonge dans un sentiment de douce mélancolie: Pourtant, un court instant, il me semble voir s'échapper quelque encens persistant d'une crèche – une vie – qu'on m'aurait restituée...* La madeleine de Proust vue à travers l'œil de Françoise Choquard! Est-elle faite pour les grandes passions amoureuses, celles qui portent au paroxysme de la félicité, mais ouvrent aussi les abîmes du désespoir et de la jalousie? Pas sûr, si l'on s'attarde quelque peu sur le récit intitulé *Message* (d'autres ouvrages de l'auteur pourraient assurément démentir cette affirmation). Elle y relate une brève aventure vécue à Zurich, en un temps très ancien. C'est une étreinte physique échevelée, elle est cependant rendue sur un ton que l'on soupçonne être teinté d'ironie ... *l'homme qui la conduira dans un lieu étrange, dépourvu de portes et fenêtres – croit-elle se souvenir – qui la dégrafe, la renverse sur un lit paquebot, tous les oreillers du monde jetés*

par-dessus bord, on lui dit bonjour et bonsoir en même temps, l'emprisonne, la ligote au besoin, la fait crier grâce et grâce encore mon doux seigneur... La phrase est rapide, dit la violence de la rencontre et, en même temps, elle semble traduire une espèce de détachement, expression suprême de l'ironie. D'ailleurs, l'héroïne reprend rapidement ses esprits: *Regagné la gare, repris le quai de la veille, s'est refait un visage, un maintien, reprenant son rôle comme il y a cent ans, sans pleurs, sans âge.* Elle ajoute cependant: *Elle les a quand même reçues en cadeaux, les joies de Zurich, dans ces saisons qui criaient famine!* En fait, un *joli* souvenir! On le voit, le tempérament de Françoise Choquard est fait d'équilibre, d'absence d'excès, ce qui n'exclut pas le sens du bonheur – serein – ni même celui de la volupté. Le lecteur s'interroge cependant à propos de l'expression: *ces saisons qui criaient famine.*

Le père, on ne s'en étonnera pas est à nouveau là. Personnalité puissante, indépendante, plus tournée vers le dehors et l'action qu'enclin à vivre retiré sur la famille, il n'a pas fini d'interpeller sa fille et de la fasciner à travers le temps et la distance. Chaque écrivain a ses propres thèmes, récurrents. A partir de là, tout est dans la manière de les traiter.

Les textes courts de Françoise Choquard sont faits de petits riens, mais son talent et sa maîtrise en font un écrivain de qualité. Elle sait l'art de retenir l'intérêt du lecteur. (phw)

Editions de l'Aire, 2005 (82 pages)

Françoise Choquard est l'auteur de romans, parmi lesquels on peut citer: Nous irons à Lipari, L'Hiver lucide, Le Centaure blessé, et d'un recueil de nouvelles: Mes Mots. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en langue roumaine.

« Syllabes de verdure »

Claudine Houriet et Xavier Voirol

En 2001 naissait la collection «Le Champ des signes» et les regards croisés du poète Alexandre Voisard et de l'aquarelliste Pierre Marquis. Avec cette nouvelle collection, la Société jurassienne d'Emulation désirait établir un véritable dialogue entre femmes et hommes de lettres et artistes peintres, aquarellistes... En favorisant ainsi les synergies entre diverses formes d'art, en permettant la rencontre inattendue, «Le Champ des signes» souhaitait donner une impulsion à la création.

Le 2^e volume du «Champ des signes» avait permis de susciter le dialogue entre les aquarelles et mine de plomb de René Myrha et une nouvelle de Rose-Marie Pagnard.

Voici, tout fraîchement sorti de presse le troisième volume de la collection: *Syllabes de verdure* qui met en regard trois nouvelles de Claudine Houriet et vingt-deux photographies de Xavier Voirol.

Il y a là assurément plus qu'un simple recueil de nouvelles... Cela ne ressemble pas non plus à une exposition de photographies...

En fait, le spectateur-lecteur est invité à créer ou recréer l'espace manquant, à participer à la construction de l'œuvre d'art. Le dialogue Houriet-Voirol, Voirol-Houriet, révèle les frontières invisibles où se rencontrent le texte et l'image. Victor Ségalen dirait que règne ici *l'étonnant pouvoir de l'absence*. Impossible ici d'appréhender l'une des créations sans le concours de l'autre. *Syllabes de verdure* nécessite la connivence et la participation d'un spectateur-lecteur soudainement pris à partie, dérangé dans son confort de lecteur. Le regard s'agite, fait mille va-et-vient du texte à l'image, tente, sans certitude aucune, et c'est heureux, de s'y retrouver.

Toute littérature est une entreprise de séduction; ce lecteur à qui elle tend ses pièges, elle veut le faire non seulement assister, mais aussi participer au raisonnement ou à l'aventure. L'univers créé par Claudine Houriet et Xavier Voirol ne s'offre pas au lecteur distrait et pressé.

Ne regarder les photographies de Xavier Voirol qu'une fois, c'est prendre le risque de se détourner, de céder à ses plantes, monolithes imposants, figés, gardiens du Temple et qui semblent nous interdire le passage, se refuser surtout à ce qu'on les découvre, à ce qu'on les contourne, à ce qu'on en pénètre la profondeur.

Ne lire les textes de Claudine Houriet qu'une fois, c'est prendre un risque identique: l'amour du mot rare, le refus de la redondance, donnent à chaque mot une vie à part et chaque mot paraît vouloir émerger, s'isoler, créer une distance au précédent et au suivant. A laisser chaque mot vivre de sa seule sonorité et de sa seule puissance évocatrice, la phrase semble en première lecture ne pas survivre et se disloquer.

Le spectateur-lecteur, fasciné d'une telle grâce visuelle et littéraire est comme anesthésié par l'impénétrable beauté des clichés et des sonorités, ne parvient tout d'abord qu'à apprécier à distance... Il n'est pas sûr d'être le bienvenu...

On referme alors l'ouvrage... et puis on y revient, forcément! Sans doute parce que tout bon lecteur est tenace, sans doute aussi parce qu'on aimerait se rapprocher, toucher, entrer, au fond avoir ce rapport quasi charnel à l'œuvre, ce lien qui fait qu'on se sent bien en littérature... Et des voix qui se rappellent à nous et qui nous invitent à persévérer: André Malraux d'abord, qui nous rappelle dans sa *Condition humaine*: *Ce n'étaient pas les découvertes, mais les souffrances des explorateurs*

que j'enviais, qui m'attiraient... ...et Tahar ben Jelloun: *Je saurai que l'attente peut être une cérémonie, un enchantement et que, du lointain, je ferai surgir un visage ou une main.*

On y retourne alors... et la magie opère... Les mots s'adoucissent, se lient peu à peu, font écho en un tout devenu perceptible... Les plantes se laissent, elles aussi, apprivoiser et le jardin japonais se mue en jardin anglais, dont la vie sauvage n'apparaît plus comme un obstacle, mais comme une invitation à traverser, à chercher...

Chacun des deux artistes révèle alors l'autre sous un jour nouveau, sous une lumière différente et lui apprend peut-être une part de lui-même refoulée, cachée, enfouie profondément.

Il y a quelques années Charles-Henri Favrod, alors directeur du Musée de l'Elysée à Lausanne, racontait cette anecdote: *en 1957, à Brazzaville, dans le quartier Poto-Poto où arrivaient tous les étrangers, le gouvernement avait décidé d'établir des cartes d'identité pour savoir qui habitait le quartier. Des photographes s'étaient mis à photographier tous les habitants et, lorsque cela avait été fait, les photographies avaient été disposées sur des tables et les habitants invités à venir chercher leur portrait. Après que chacun avait accompli cela, on avait remarqué que personne n'avait pris sa propre photographie! C'était la première fois qu'on leur révélait leur visage, qu'on leur faisait prendre conscience qu'ils avaient chacun un visage propre. Chacun avait ainsi pris le visage qu'il croyait être le sien.*

En lisant *Syllabes de verdure*, j'ai eu cette impression que les visages devenaient flous, que le regard que chaque artiste portait sur lui-même avait dû se dissoudre quelque peu, se fondre pour une part dans le travail de l'autre, s'émanciper d'autre part dans cette imperceptible frontière où l'on ne se trouve plus ni chez Houriet ni chez Voirol.

Il me plaît de penser que le dialogue créé par «Le Champ des signes» ne permet à l'artiste ni fainéantise créatrice, ni de se reposer sur des acquis, encore moins de croire que la rançon, la gloire ou la fortune justifient l'autosatisfaction, cette autosatisfaction qui amollit. «Le Champ des signes» pousse le créateur à la remise en question, force l'autocritique, explore des voies nouvelles. Il n'y a de véritable création, ainsi que le dirait Jacques Séguéla, que si l'on exploite *l'au-delà du possible*.

Reste finalement cette idée chère à Roland Barthes de l'écriture comme compromis entre une liberté et un souvenir... et les mots d'Amedeo Modigliani, qui font écho à ceux de Claudine Houriet: *Ton devoir réel est de sauver ton rêve...* Ce rêve qui est peut-être le seul lien véritable et durable entre les générations et dont les historiens nous disent qu'il fut le moteur de l'histoire... et me revient finalement cette jolie histoire: *en Angleterre, la nuit de la Saint-Jean, les jeunes filles du Shropshire qui voulaient savoir ce que leur réserverait le mariage étendaient un drap*

blanc sous un chêne. Au matin, elles y trouvaient un peu de poussière. Une pincée de cette poussière placée sous l'oreiller leur révélait au cours de leurs rêves de la nuit suivante le visage de l'homme qui leur était destiné... (mh)